YANN NIBOR

CHANSONS ET RÉCITS

DE MER

ILLUSTRÉS PAR LÉON COUTURIER

Préface de Pierre Loti

de l'Académie française.

PARIS

LIBRAIRIE MARPON & FLAMMARION

E. FLAMMARION, SUCC^r^

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés

Il a été tiré de cet ouvrage
trente exemplaires sur papier du Japon,
tous numérotés.

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

SCÈNES DE LA VIE DES MATELOTS

LES CHANSONS DE LA FLOTTE

Chansons et Mathurinades.

PARIS. — IMP. — C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

YANN NIBOR

CHANSONS ET RÉCITS

DE MER

ILLUSTRÉS PAR LÉON COUTURIER

Préface de Pierre Loti
de l'Académie française.

PARIS
LIBRAIRIE MARPON & FLAMMARION
E. FLAMMARION, SUCC^r^
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis.

Victor Hugo.

PRÉFACE

DE

PIERRE LOTI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉFACE

DE

PIERRE LOTI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A Yann Nibor.

Vous m'avez dédié la première de vos poignantes chansons, de vos chansons qui font couler les bonnes larmes saines, qui font pleurer les forts. Je vous en remercie. Le plaisir que j'en éprouve est un peu de la nature de celui que m'a causé l'inscription de mon nom sur ce quai de Paimpol — d'où nos amis Islandais partent, pour quelquefois ne plus revenir.

Et en retour, vous me demandez de présenter au public votre livre. Vous pensez de quel cœur j'accepte ! A ceux qui ont aimé mes matelots et

mes pêcheurs, je n'ai qu'à dire, avec une sincère humilité : lisez ou chantez ces poèmes ; ils sont encore plus fidèles que tout ce que j'ai osé écrire. Ils sont tellement cela, *qu'en les parcourant il me semble entendre, comme à bord, de braves voix, franches et brusques, à l'accent breton, raconter, causer, riposter en l'argot honnête de la mer, avec ces élisions qui donnent la vitesse et la vigueur.*

Tant de gens essayent de peindre des matelots et si peu y réussissent ! Les uns les connaissent bien, mais n'ont pas le don qu'il faudrait. D'autres — et de très habiles quelquefois — s'imaginent les connaître pour les avoir un peu rencontrés sur des plages, pendant leurs villégiatures d'été, ou même à bord, au cours de leurs fantaisies de yachtmen ; ils oublient, en général, ces derniers, de pénétrer leur âme intimidée et sauvage, et ils peignent alors de simples brutes qui, à nous, font hausser les épaules.

Mais vous, dans un petit livre qui sent bon le sel, le goudron et le vent du large, vous nous les montrez tels qu'ils sont, avec leurs dévouements de héros, avec leurs délicatesses rudes et leurs adorables pitiés ; avec leurs rêves aussi — car, à l'inverse des paysans terre à terre et des ouvriers

gouailleurs, les marins sont, pour la plupart, grands rêveurs et inconscients poètes sans voix.

J'ai dit « un petit livre » à cause du titre léger de Chansons *que vous lui donnez ; mais savez-vous que je le trouve très grand et que je le crois destiné à rester — comme une sorte de monument en granit primitif, élevé par vous à cette race enfantine et sublime des gens de mer, qui s'en va hélas, qui dégénère aujourd'hui, sous tant de mauvais souffles niveleurs.*

Vous avez rendu aussi leur drôlerie et leur esprit — car ils sont spirituels et drôles au possible, n'est-ce pas, nos frères matelots ? — Oh ! par exemple, rien de l'esprit du boulevard. Non, mais quelque chose de spécial, de très sain, où l'on sent passer un souverain mépris du danger et une joyeuse abnégation de la vie ; quelque chose qui souvent s'exprime en un langage fermé aux profanes, en des termes de mer, salubres et vivifiants par eux-mêmes. Il y en a d'inénarrables, de ces facéties de gabier, qui à bord excitent les francs rires, contagieux jusqu'à l'officier de quart. . . . .

Quant à votre musique, si secondaire que soit son rôle dans votre œuvre, j'admire aussi comme elle va bien. Ils ressemblent, les airs de vos chan-

sons, à ces pétites mélopées que composent inconsciemment, pendant la monotonie des quarts de nuit, dans le vent et dans l'embrun, les rêveurs qui songent au village, aux vieux parents et à la mort.

Ma crainte est que vous ne soyez pas toujours compris, même par ceux qui en auraient le cœur capable. Vous semblez n'avoir écrit que pour des marins, dédaignant un peu les autres. Vous avez osé donner la note vraie dans sa naïveté barbare — et c'est ce qui fait le charme nouveau et hardi de votre livre ; mais il faut presque une certaine acclimatation maritime pour bien tout saisir.

Je voudrais, voyez-vous, que tout le monde entendît vos chansons dites ou chantées par vous-même. Oh ! alors le succès serait assuré. Et d'ailleurs si, après « Les Sabots de Noël » *ou après* « l'Ella », *il se trouvait dans l'auditoire quelque sec imbécile n'ayant pas les yeux voilés et l'âme remuée, je vous conseillerais simplement de lui donner une de ces énormes bourrades de matelot qui sont du mépris en action.*

Pierre LOTI.

A Pierre Loti.

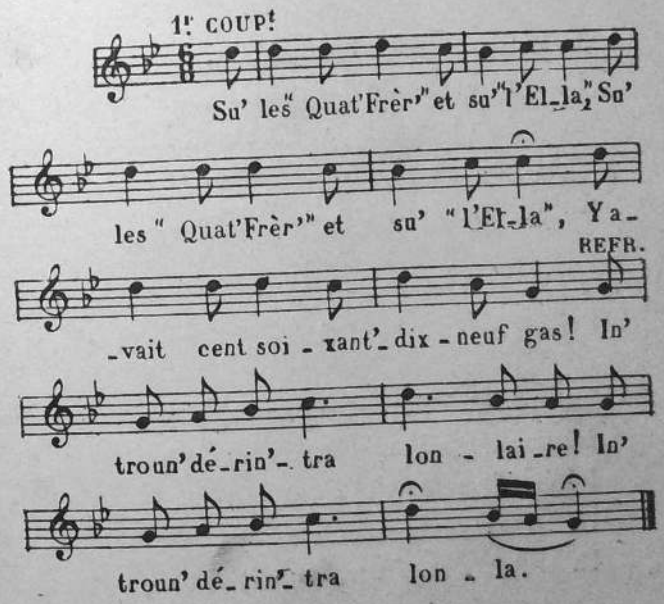
LES "QUATRE-FRÈRES" ET L' "ELLA"

1er août 1889.

Saint-Malo.

LES "QUATRE-FRÈRES" ET L'"ELLA"

Musique arrangée sur un air des *Trois Matelots de Groix*.



I

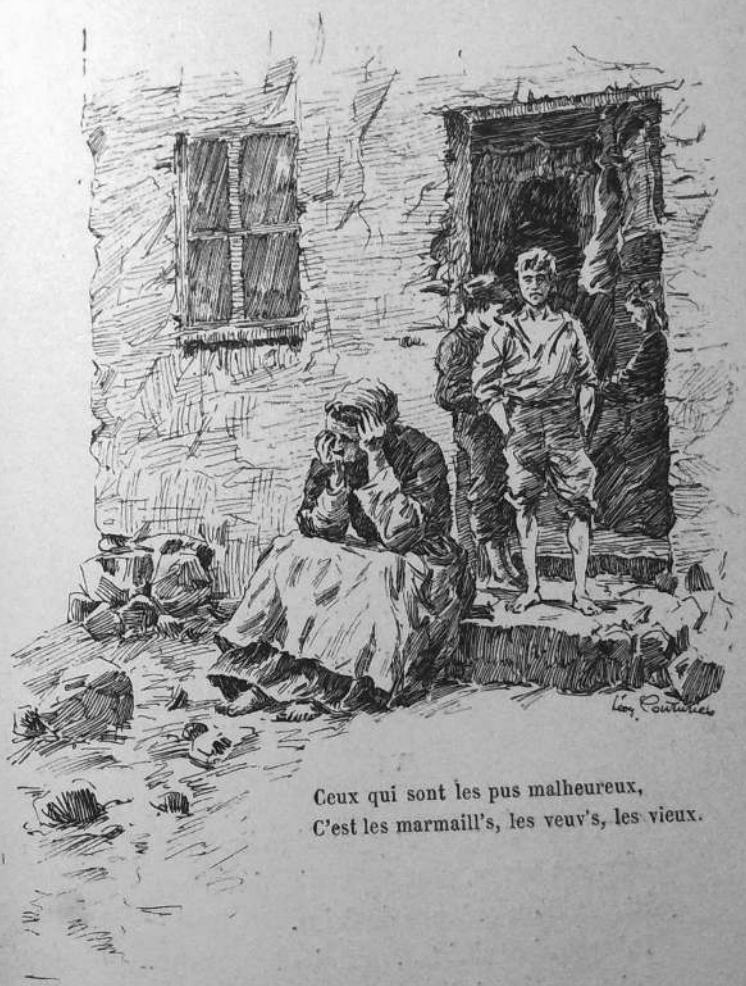
Su' les *Quat'-Frèr'* et su' l'*Ella*,
Su' les *Quat'-Frèr'* et su' l'*Ella*,
Yavait cent-soixant'-dix-neuf gas!
In' troun' dérin' tra, lonlaire!
In' troun' dérin' tra, lonla!

II

I's sont partis de Saint-Malo,
I's sont partis de Saint-Malo,
Tous ben portants, vaillants et biaux,
In' troun' dérin' tra, lonlaire!
In' troun' dérin' tra, lonla!

III

Pour aller à Terr'-Neuve, au banc,
Pour aller à Terr'-Neuve, au banc,
Pêcher la morue et l' cap'lan.
In' troun' dérin' tra, lonlaire!
In' troun' dérin' tra, lonla!



Ceux qui sont les pus malheureux,
C'est les marmaill's, les veuv's, les vieux.

IV

Mais jamais on n' les r'verra pus !
Mais jamais on n' les r'verra pus !
Les pau' p'tits gas sont ben perdus !
In' troun' dérin' tra, lonlaire !
In' troun' dérin' tra, lonla !

V

Ceux qui sont les pus malheureux,
Ceux qui sont les pus malheureux,
C'est les marmaill's, les veuv's, les vieux.
In' troun' dérin' tra, lonlaire !
In' troun' dérin' tra, lonla !

VI

Car, cet hiver, yaura pas d' pain,
Car, cet hiver, yaura pas d' pain,
Et pus d'un crèvera de faim.
In' troun' dérin' tra, lonlaire !
In' troun' dérin' tra, lonla !

VII

Mais yen a qui se régal'ront,
Mais yen a qui se régal'ront,
C'est les poissons qui les mang'ront !
In' troun' dérin tra, lonlaire !
In' troun' dérin' tra, lonla !

VIII

Allons, Pell'tas et Terr'neuvas,
Allons, Pell'tas et Terr'neuvas,
Faut pas s' fair' de la bil' pour ça,
In' troun' dérin' tra, lonlaire !
In' troun' dérin' tra, lonla ?

IX

Faut boire à la santé des gas,
Faut boire à la santé des gas,
Qui sont coulés, au fond, en tas.
In' troun' dérin' tra, lonlaire !
In' troun' dérin' tra, lonla !

X

Car, comm' les *Quat'-Frèr'* et l'*Ella*,
Car, comm' les *Quat'-Frèr'* et l'*Ella*,
Faut s'attendre à passer par-là.
In' troun' dérin' tra, lonlaire !
In' troun' dérin' tra, lonla.

A mon ami Henry Bérenger,
Ex-Président de l'Association générale
des Étudiants de Paris.

LE PETIT JEAN-FRANÇOIS

25 août 1889.

LE PETIT JEAN-FRANÇOIS

C'est Mathurin que j' m'appelle;
Je suis l' Terr'neuvas,
L' pus gai d' tout' la saint' séquelle
Qui bourlingu' là-bas.
Chaque été j' largu' la famille,
D'puis bientôt trente ans.
Pour la moru' qui frétille,
Et les p'tits cap'lans.

L'aut' matin, au bout du môle,
L' jour qu'i' ventait dur,
J' vis un p'tit moussaillon drôle,
Accroupi su' l' mur,

Qui pleurait, r'gardant sur rade
Un brick plein d' Pell'tas.
J'ui d'mand' : « Mon p'tit camarade,
« Dis-moi donc quèqu' t'as? »

I' m' répond : « Ma bonn' grand'mère
« Se meurt de chagrin,
« D'puis qu'è croit perdu p'tit père
« Qu' est parti marin.
« C'est Jean-François qu' maman l' nomme,
« Ell' dit qu' c'est son Dieu,
« Et qu' pas un aut' vaut son homme...
« L'as-tu vu, mossieu?

— « Jean-François?... Tiens bon... espère...
« Mais j' connais c' nom-là.
« Sacrédié ! mon p'tiot ! ton père,
« Était su' l'*Ella*.
« J' l'ai connu ru' d' la Lancette,
« Quand il 'tait moutard,
« J'avons bu pus d'un' rincette
« L' jour de son départ.

« C'est pour ça qu'avant ma classe,
« Sitôt qu'on voit clair,
« J' viens l' matin, quèqu' temps qu'i' fasse,
« Su' l' môl', voir la mer. »

— « Grand-papa dit qu' faut attendre
« Le r'tour des batiaux,
« Et qu'i' n' faut pas s' laisser prendre
« Aux blagu's des journaux.
« C'est pour ça qu'avant ma classe,
« Sitôt qu'on voit clair,
« J' viens l' matin, quèqu' temps qu'i' fasse,
« Su' l' môl', voir la mer.

— « Pau' p'tit bougr', c'est pas la peine
« De t'éventer là !
« Ta pauv' maman n'a pas d' veine !...
« Tiens, empoign' moi ça...
« C'est ma p'tit' réserv' d'ivrogne
« Dont j' vous fais cadeau.
« Entre mes r'pas, ma roug' trogne
« N' lich'ra pus que d' l'iau. »

Et l' gamin qui dégringole,
Heureux comme un roi,
M' répond : « J' m'en vas à l'école,
« Mais, mossieu, dis-moi

« Où qu' c'est qu'on vend un' longu' vue,
« Pour voir, tout là-bas,
« La bell' goélette attendue
« D' papa qui r'vient pas. »

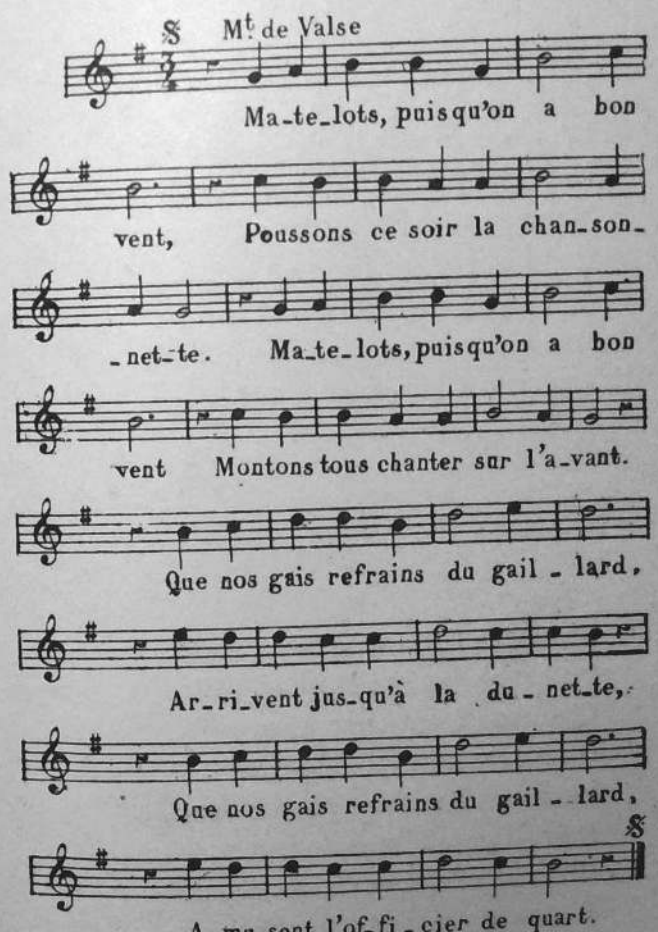
A mes vieux frères
des gaillards d'avant.

LA CHANSON DES MATELOTS

27 juin 1892.

2.

LA CHANSON DES MATELOTS



I

Matelots, puisqu'on a bon vent,
Poussons ce soir la chansonnette ;
Matelots, puisqu'on a bon vent,
Montons tous chanter sur l'avant.
Que nos gais refrains du gaillard,
Arrivent jusqu'à la dunette ;
Que nos gais refrains du gaillard,
Amusent l'officier de quart.

II

Chantons l'amour du beau pays,
Du cher pays qui nous vit naître ;
Chantons l'amour du beau pays,
Où l'on trinque avec les amis.
Chantons l'amour de la maison,
Que du grand large on voit paraître ;
Chantons l'amour de la maison,
D'où nos vieux guettent l'horizon.

Matelots, puisqu'on a bon vent,
Poussons ce soir la chansonnette.

III

Chantons l'amour du haut clocher,
Toujours en vue avant la terre;
Chantons l'amour du haut clocher,
Où, petits, nous allions nicher.
Chantons l'amour de nos grands bois,
Où notre cœur battit naguère;
Chantons l'amour de nos grands bois,
Où nous aimâmes bien des fois.

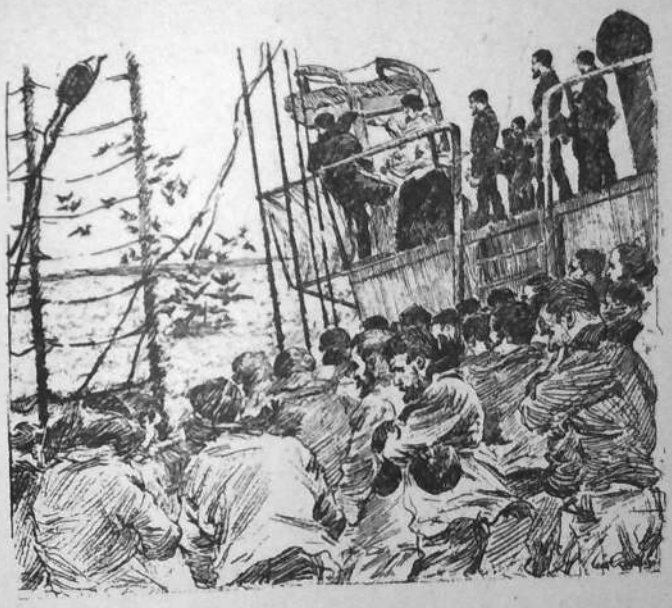
IV

Chantons l'amour de nos près verts,
De nos beaux champs d'or qu'on moissonne;
Chantons l'amour de nos prés verts,
Partout de vieux pommiers couverts.
Mais, pour finir, chantons aussi :
La femme qui chez nous foisonne;
Mais, pour finir, chantons aussi :
Nos belles qui sont loin d'ici.

A Jean Richepin.

LES ALBATROS

3 janvier 1891.



I' nous dit, face au pauv' mourant,
La prièr' des agonisants !

LES ALBATROS

Au cap Horn, par un grand coup d'vent,
On saillait malgré nous d'l'avant.

La frégate, avec son p'tit foc,
Attrapait ses trois nœuds au loch,

Quand l' patron du canot-major
Hissé sous les palans d' bâbord,

En rentrant d' venir l'amarrer,
Par un paquet d' mer fut enl'vé.

L'homm' de boué' coupit aussitôt
L' bout d' filin qui la t' nait en haut,

Et la grand' boué' dans' l'eau tombit
Près du nageur qui l'empoignit.

L' cap'tain' fit mett' la barr' dessous,
Haler bas l' foc sitôt l' vent d' bout,

Mais d'vant c't' ouragan infernal,
Fit d'mander vite à l'amiral,

S'i' fallait armer un canot
Pour sauver l'homm' qu' était à l'eau.

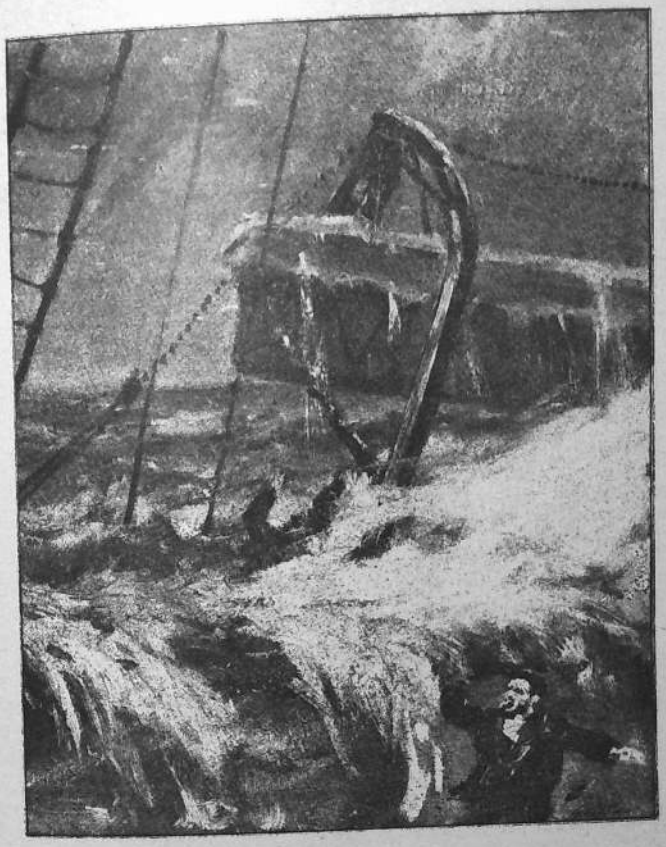
L'amiral voyant c' mauvais temps,
Répondit tout d' suite en montant :

« Non. Trop d'vent ! Trop d'mer ! Trop d'embrun !
« Ça s'rait noyer quinze homm's pour un.

« Allez, rehissez-moi vot' foc
« Et, en route, aussitôt à bloc. »

Le fait est qu'il avait raison :
Yavait des lam's comm' des maisons,

Qui nous prenaient par le travers
Et balayaient tout à la mer.



Quand l' patron du canot-major
Hissé sous les palans d' bâbord,

En rentrant d' venir l'amarrer,
Par un paquet d' mer fut enl'vé.

Bientôt la tempêt' nous r'poussit,
Et du pauv' bougre on s'éloignit,

Tandis qu' lui, su' sa boué', perché,
Faisait sign' qu'on aill' le chercher.

Mais d'vant c' maudit temps fallait fuir
Et c'èst pas nous aut's qu'i' vit v'nir!

Non, mais c' fut d' gros albatros blancs
Qu'avaient soif de chair fraîche et d' sang.

Comm' de loin en loin on l' voyait
Seul contre eux tous qui s' débattait,

L'amiral dit : « Quel est l' calfat
« Qu'a coupé la boué' de c' temps-là? »

Puis il ajoutit : « Timonier!
« Fait's moi vit' monter l'aumônier! »

L'aumônier n' fut pas long à v'nir.
Avec tout c' qu'i' faut pour bénir,

I' nous dit, face au pauv' mourant,
La prièr' des agonisants!

Or, pendant qu' les vieux frèr's pleuraient.
Les sal's goinf's, là-bas, s'empiffraient!

Et, quand ces vorac's fur'nt repus
Quand du pauv' bougre i' n' restit pus,

Su' la boué', qu' sa pauv' carcass' d'os,
Alors tout' cett' band' d'albatros

Dans les gros nuag's noirs s'envolit,
L' cœur gai d'avoir le ventre empli!

Mon mat'lot, les sal's albatros,
I's n' lui ont rien laissé qu' les os!

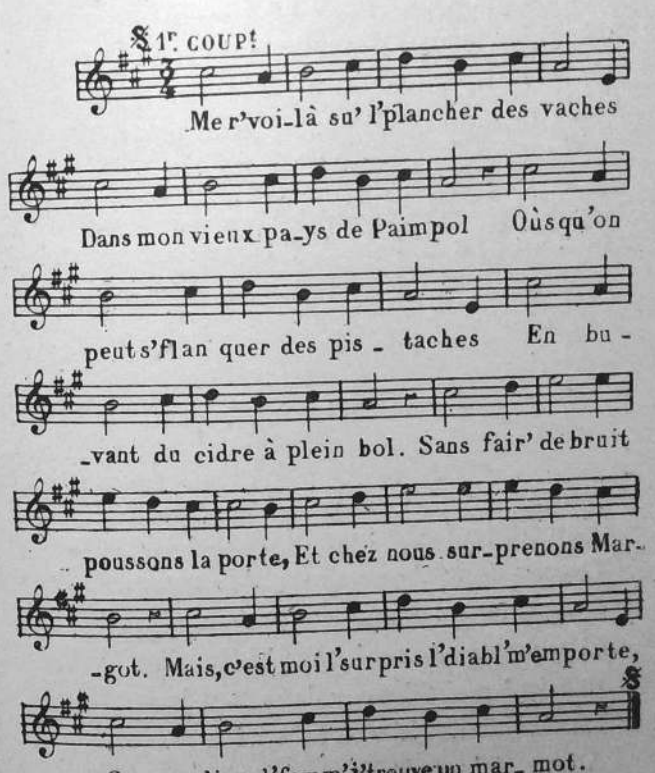
Quand su' la mer ya des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots!

A mon ami Thomas,
Sous-commissaire de la marine.

L'ISLANDAIS

7 février 1891.

L'ISLANDAIS

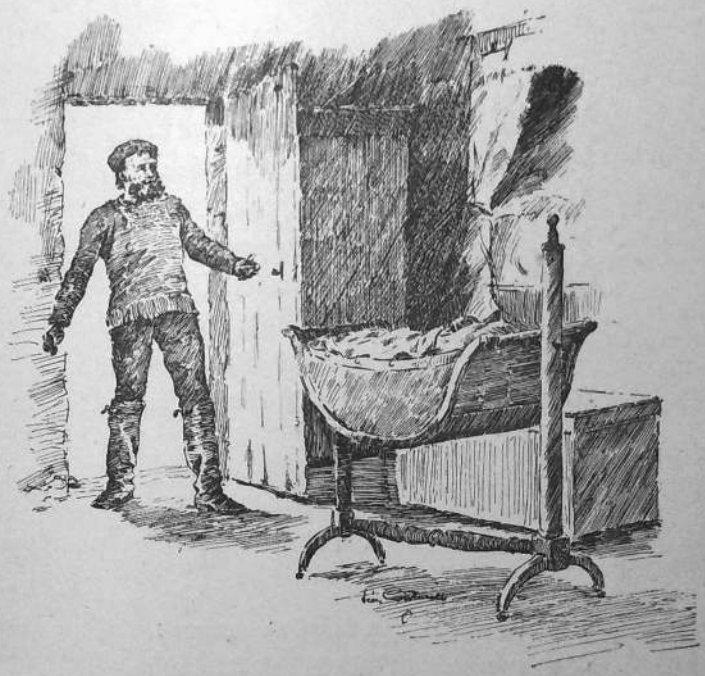

1er COUP!
Me r'voi-là su' l'plancher des vaches
Dans mon vieux pa-ys de Paimpol Où's qu'on
peut s'flan quer des pis - taches En bu -
-vant du cidre à plein bol. Sans fair' de bruit
poussons la porte, Et chez nous sur-prenons Mar-
-got. Mais, c'est moi l'surpris l'diabl'm'emporte,
Car au lieu d'femm'j'trouve un mar- mot.

I

— Me r'voilà su' l' plancher des vaches,
Dans mon vieux pays de Paimpol,
Où̀squ'on peut s' flanquer des pistaches,
En buvant du cidre à plein bol.
Sans fair' de bruit poussons la porte,
Et chez nous surprenons Margot.
Mais c'est moi l' surpris, l' diabl' m'emporte!
Car, au lieu d' femm', j' trouve un marmot.

II

Puisque c't' anné' j' fais la trouvaille
D'un p'tit mioch' quand j' rentre au pays,
Voyons donc c' que c'est qu' la marmaille ?
C'est un gas ! Quell' noc', mes amis...
Ai' pas peur de moi, ma p'tit' graine,
Et laiss'-moi t' bercer dans mes bras;
En attendant qu' ta mèr' revienne,
Allons, fais dodo, mon p'tit gas.



Mais, c'est moi l' surpris, l' diabl' m'emporte !
Car, au lieu d' femm', j' trouve un marmot.

III

Bien! à c't' heur', te v'là dev'nu sage,
Comme un chérubin du bon Dieu;
Puisque t' as fini ton tapage,
Viens su' moi t' chauffer près du feu.
Allons, vas-y d' ta bell' risette,
Pour montrer qu' tu m' fais bon accueil.
Tu ris, mon p'tit goéland, t'es chouette,
Tiens, faut qu' pour ça j' t'embrass' su' l'œil.

IV

Hein! ça piqu', tu fais la grimace :
J' m'aperçois qu' ma barb' d'Islandais,
A r'brouss' poil, doit racler ta face,
Rose et fraîch', de p'tit Paimpolais.
On voit ben qu' t'as pas l'habitude
De r'sentir la brosse à papa,
Qu' ta p'tit' mèr' va trouver moins rude.
Mais, chut! taisons-nous, la voilà.

V

— « Salut, Margot!
— « Te v'là, Jean-Pierre!
« Pardonn' moi, j' viens d' fair' mon marché.
« — Ya pas d' mal, puisque me v'là père,
Et qu' là-bas la pêche a marché.
Allons, bécottons-nous, ma femme,
Et donn' la goutte à not' premier
Qui n' s'ra pas — c'est dans not' programme —
J' l'espère ben, not' petit dernier. »

A Edouard Durassier.

PARTANCE

16 mars 1892.

PARTANCE

— « Ah ! tonnerr' de maudit métier !
« Dir' qu'à c't' heur' faut larguer la France !
« Ah ! tonnerr' de maudit métier !
« V'là bien l' moment d'appareiller !

— « Pourquoi qu' tu pleur's, Yann, mon ami ?
« C'est-i' pa'c' que j' somm' en partance ?
« Pourquoi qu' tu pleur's, Yann, mon ami ?
« C'est-i' d' prend' la mer aujourd'hui ?

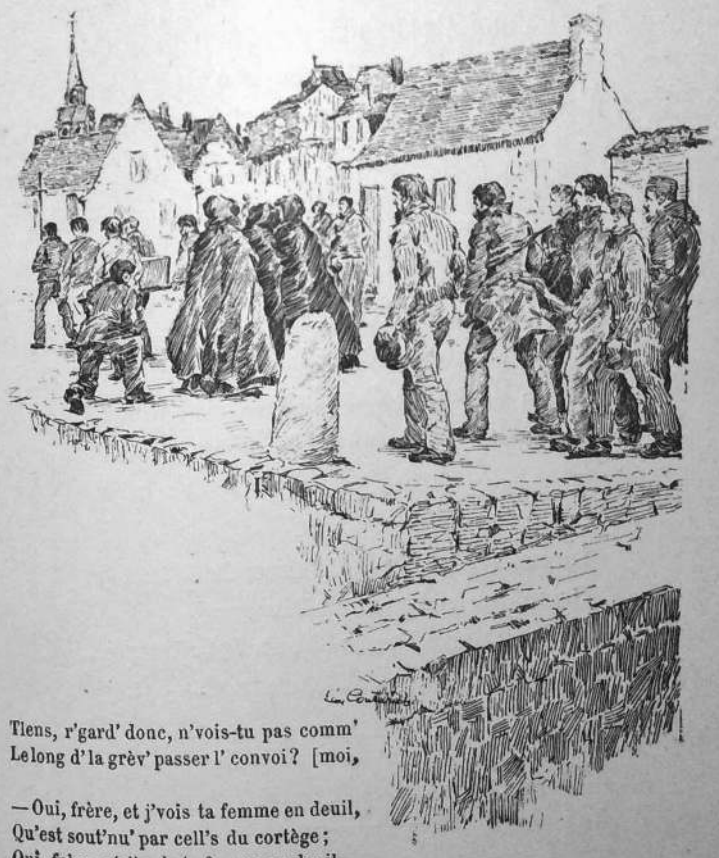
— « C'est qu' juste à l'heure où j' quittons l' port,
« On met en bièr' mon p'tit Maurice ;
« C'est qu' juste à l'heure où j' quittons l' port,
« On enterr' mon p'tit gas qu'est mort.

— « J' comprends ta pein', mon pauv' mat'lot!
« Et qu' tu maronn' après l' service ;
« J' comprends ta pein', mon pauv' mat'lot!
« J' sais c' que c'est que d' perdre un marmot.
. . . . . .
. . . . . .

— « Tiens, r'gard' donc, n' vois-tu pas comm' moi,
« Mon p'tiot sous la rafal' de neige ?
« Tiens, r'gard' donc, n' vois-tu pas, comm' moi,
« Le long d' la grèv' passer l' convoi ?

— « Oui, frère, et j' vois ta femme en deuil,
« Qu'est sout'nu' par cell's du cortège ;
« Oui, frère, et j' vois ta femme en deuil,
« Qui sanglot' derrièr' le cercueil.

— « Pauv' femm', si j' 'tais près d'ell' ce soir,
« Sa douleur s'rait p't'-êt' bien moins vive !
« Pauv' femm', si j' 'tais près d'ell' ce soir,
« Son chagrin s'rait p't-êt' bien moins noir !



Tiens, r'gard' donc, n'vois-tu pas comm' moi,
Le long d'la grèv' passer l' convoi ?

— Oui, frère, et j'vois ta femme en deuil,
Qu'est sout'nu' par cell's du cortège ;
Oui, frère, et j' vois ta femme en deuil,
Qui sanglot' derrièr' le cercueil.

— « Quèqu' tu fais, Yann? Où qu' c'est qu' tu vas? »
— « Largu'moi, j'peux pus t'nir, faut que j' d'rive. »
— « Quèqu' tu fais, Yann? Où qu' c'est qu' tu vas? »
— « J' vas r'trouver ma femme et mon gas. »

. . . . . .
. . . . . .

Puis, il a sauté dans la mer
Pour gagner la côte à la nage ;
Puis, il a sauté dans la mer
Qu'était tout' glacé' par l'hiver.

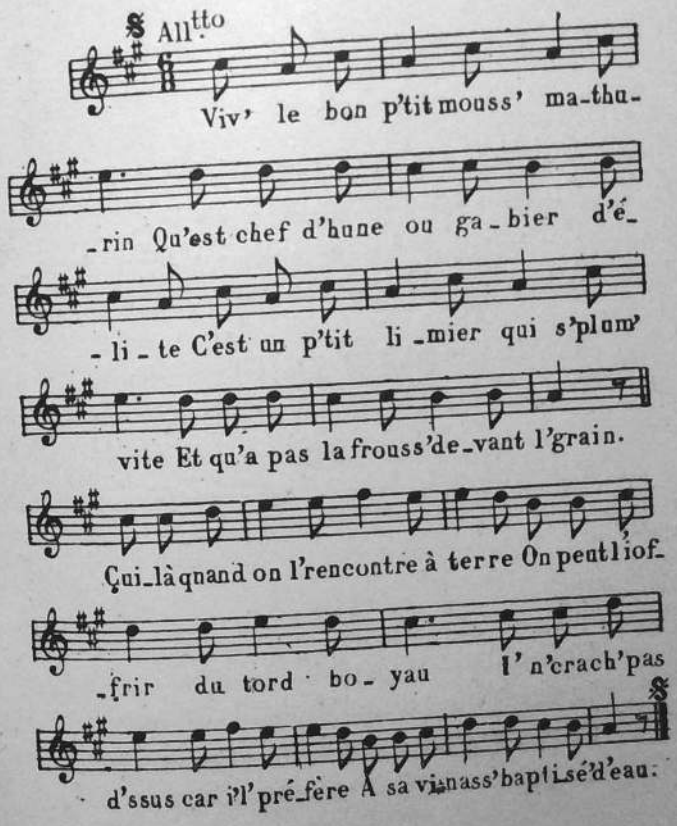
Le lend'main l' pauv' Yann fut r'trouvé
Parmi les goémons du rivage ;
Le lend'main l' pauv' Yann fut r'trouvé...
Et près d' son p'tiot fut enterré.

A mes jeunes camarades de 1870 à 1873,
mes vieux amis d'aujourd'hui :
Le Coroller, Goalard et Desens,
Lieutenants de vaisseau.

LA CHANSON DES MOUSSES

7 novembre 1891.

LA CHANSON DES MOUSSES



REFRAIN

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d'hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

I

Çui-là quand on l' rencontre à terre,
On peut l' ioffrir du tord boyau :
I' n' crach' pas d'ssus, car i' l' préfère
A sa vinass' baptisé' d'eau.

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d'hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

II

Mais s'il attrap' sa p'tit' biture,
Et fum', quand on l'envoi' bringuer.
Comm' gabier d' fond ou d'empointure,
Ya pas comm' lui pour bourlinguer.

On l'verra, sans doute, en escadre,
Un jour, parmi les timoniers.

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d'hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

III

Çui-là n'est jamais *à la bourre*,
Quand i' doit grimper, prendre un ris,
Car su' sa vergue i' faut qu'i' coure,
Aussi vif qu'un' petit' souris.

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d'hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

IV

I' connaîtra l' *systèm' débrouille*,
Pus tard pendant un armement,
Pour enl'ver au fer tout' sa rouille,
Et pour travailler au gré'ment.

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d'hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

Il aura, pour sûr, l'épaulette
A vingt-cinq ans, s'il fait son ch'min.

V

Ça s'ra lui l' castor qu' a la boule,
Quant au cabestan nous virons,
Et qui, les jours de forte houle,
Sait souquer sur les avirons.

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d'hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

VI

On l' verra, sans doute, en escadre,
Un jour, parmi les timoniers,
Et, à vingt ans, rentrer dans l' cadre
Des vieux officiers mariniers.

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d'hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

VII

Il aura, pour sûr, l'épaulette
A vingt-cinq ans, s'il fait son ch'min,
Et s'ra d' ceux qui port'nt l'aiguillette,
S'il réussit son examen.

Et s'ra d' ceux qui port'nt l'aiguillette,
S'il réussit son examen.

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d' hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

VIII

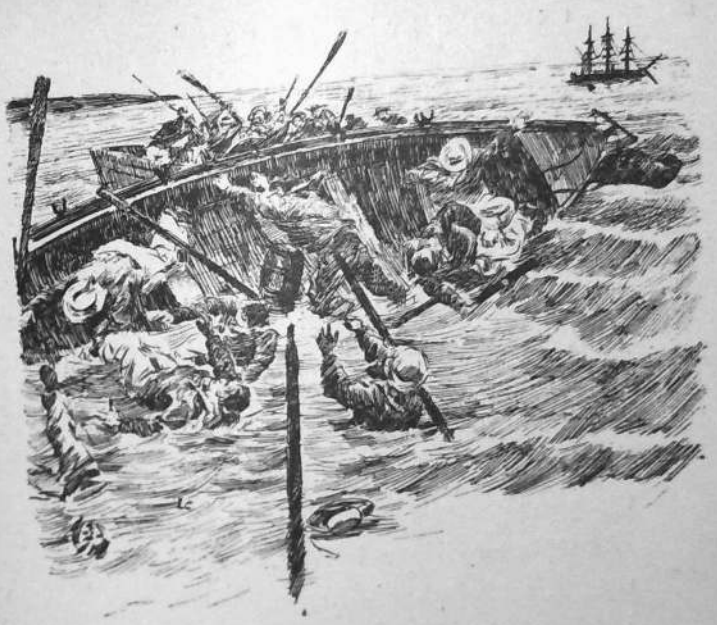
Dans quarante ans, s'il a d' la chance,
I' pass'ra cap'tain' de vaisseau,
Et s' i' d'vient amiral, moi j' pense
Qu'on l'appell'ra l' pèr' du mat'lot.

Viv' le bon p'tit mouss'-mathurin,
Qu'est chef d' hune ou gabier d'élite :
C'est un p'tit limier qui s' plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l' grain.

A mon ami Didier Neuville.

LES REQUINS

14 mars 1891.



V'là nos sauv'teurs sans d'ssus d'ssous,
Chavirés, la quille en l'air, à barboter dans la mer.

LES REQUINS

Ah ! les sacrés maudits r'quins !
En voilà des sal's voisins !

Mes vieux souv'nirs de syndic
Me rappell'nt c't' histoir' d'un brick
Ousque j' 'tais — c'est ben ça, j' crois —
Embarqué vers cinquant'-trois.

C' brick qui f'sait tout l' littoral,
D' la Guinée au Sénégal,
Et s' trouvait, à la fin d' mai,
Su' la côt' du Dahomey,
D'vant Kotonou v'nait d' mouiller.
L' cap'tain' voulant envoyer
Tout d' suite à terre un canot,
Pour y fair' des vivr' et d' l'eau,
A quinze homm's nous v'là partis.
N' pensant qu'aux p'tits ouistitis,
Qu' pour quèqu's sous, j'allions avoir,
Et rapporter d' terr' le soir.
Quant, arrivés à mi-ch'min,
J'entrons dans la barre, en plein!
— Vous savez tous, mes enfants,
C' que c'est qu'un' barr' de brisants? —
Ah! crédié, j' suis pas peureux,
Mais dam', dans c' passag' dang'reux,
Quand j' vis ces montagn's de flots,
J' crois qu' j'eus la frouss', mes mat'lots.
En deux temps et trois mouv'ments,
V'là l' canot plein jusqu'aux bancs.
Et qu'est-c' qu'on voit dans les r'mous?
Pus d' vingt gros r'quins tout près d' nous,
Montrant d' travers leur museau
Et par moment l' sortant d' l'eau.

Bloqué' par tous ces goulus
L'embarcation n' marchait pus.
Quand, patatrac, un gros r'quin,
D'un paquet d' mer, vint en plein,
Nous bousculant presque tous,
S'affaler au milieu d' nous.
Vous voyez l' tableau d'ici?
Bon Dieu! je l' vois cor aussi.
Comm' j'étions pas des capons,
A coups d' gaff' et d'avirons
J' tapions d'ssus à tour de bras;
Mais l' bougre n' s'en allant pas,
Fallut yaller du surin,
Et sérieus'ment, pour mett' fin
Aux coups d' queu' d' ce sal' moineau.
Pendant c' temps, larguant l' bateau,
Douze homm's, avec le lieut'nant,
V'naient à not' secours rond'ment.
Lorsqu'arrivés tout près d' nous,
V'là nos sauv'teurs sans d'ssus d'ssous,
Chavirés, la quille en l'air,
A barboter dans la mer.
Tous se cramponn' aussitôt
Comme i's peuv', à leur canot;
Mais les r'quins qu' avaient vu l' coup,
Bondir'nt sur eux tout à coup,

Et s' régalir' avec deux.
Ah! mes amis, c' fut affreux
D' voir nos mat'lots disparus
Dans tout's ces gueul's de goulus,
En mélangeant au flot blanc
D'écum', des plaqu's roug's de sang.
La baleinièr' de not' bord,
Trois pirogu's de nègr's du port,
Vinr'nt à point nous ramasser,
Quand j' croyions tous y passer.
Deux d' nous manquaient à l'appel!
Un troisième eut un trac tel,
Qu'aussitôt de r' tour à bord,
I' tombit su' l' pont, raid' mort...
Quand au gros r'quin qu' j'avions pris,
L' soir mêm' j' nous en somm's nourris,
Car, à défaut d'un aut' plat,
Fallut s' contenter d'çui là.
Not' patron, l' fameux Bellec,
Nous disait en s' torchant l' bec :
« C'est comm' ça qu'i' faut s' venger :
« Çui qui nous mang', faut l' manger! »

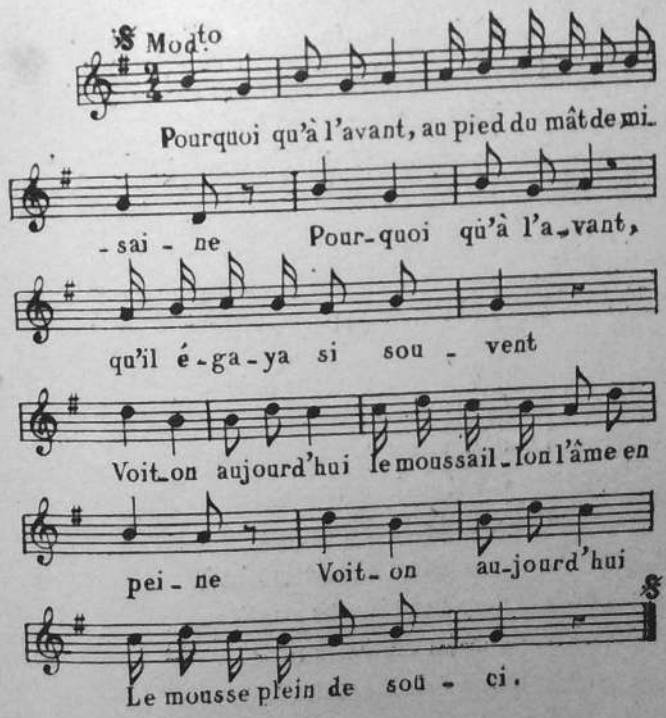
Ah! les sacrés maudits r'quins!
En voilà des sal's voisins!

A mes amis Ollivier et de la Villéon.

LE MOUSSAILLON

15 décembre 1891.

LE MOUSSAILLON



I

Pourquoi qu'à l'avant,
Au pied du mât de misaine,
Pourquoi qu'à l'avant,
Qu'il égaya si souvent,
Voit-on, aujourd'hui,
Le moussaillon l'âme en peine?
Voit-on, aujourd'hui,
Le mousse plein de souci?

II

C'est qu'il a reçu,
De son village, une lettre;
C'est qu'il a reçu,
Un billet ainsi conçu :
— « Mon cher fils aîné,
« Dans la peine tu vas être:
« Mon cher fils aîné,
« Ton père il est décédé.

III

« Sur son grand bateau,
« En allant à Terre-Neuve;
« Sur son grand bateau,
« Il roule à présent dans l'eau.
« Te voilà, mon gas,
« Maintenant que je suis veuve,
« Te voilà, mon gas,
« Bien jeune dans l'embarras.

IV

« Je suis sans un sou,
« Yvonnette est en sevrage;
« Je suis sans un sou,
« Pour moi c'est un rude coup...
— « Qu'as-tu, mon petit,
« Qui te rend triste à l'ouvrage?
« Qu'as-tu, mon petit,
« Qui te coupe l'appétit?

V

— « Mon bon père est mort!
« Chez nous on est dans la gêne;
« Mon bon père est mort!
« Maman s'en désole fort.
— « Réponds-lui, gamin,
« Qu'au retour de la *Sirène*,
« Réponds-lui, gamin,
« Qu'on calmera son chagrin.

VI

« Je l'épouserai,
« Sitôt après son veuvage;
« Je l'épouserai
« Et sa marmaille aimerai.
« Mais, en attendant
« La noce et le mariage,
« Mais, en attendant,
« Passe-lui tout mon argent. »

— Qu'as-tu, mon petit,
Qui te rend triste à l'ouvrage?

A François Coppée.

LES SAUVETEURS

12 novembre 1891.

LES SAUVETEURS

Hou! Souffle-t-i', c' maudit vent d' nord!
En fait-i', ce soir, du vacarme,
Pendant qu'on prépare et qu'on arme
Rond'ment, l' canot d' sauv'tage du port.
Dans tout's nos ru's, les ardois's volent
Comm' des milliers d' petits moineaux,
Et, là-bas, c'est comm' de vrais ch'vaux,
Qu' nos pêcheurs qui rentr'nt caracolent.

L' sémaphor' vient d' nous signaler
Un brick qu'est en détresse au large.
Heureus'ment qu' chacun d' nous s'en charge,
Et n' caponn' pas pour y aller.

Nos avirons sont bons, nos voiles
Tienn' aussi solid'ment qu' nos mâts.
Allons faire une tourné', les gas,
Sous l' feu des phar' et des étoiles !

Hou! hou! hou! Grimpons dans l' bateau.
Allez ! cap'lons not' bonn' ceinture,
Et louvoyons à l'aventure,
Sans la frouss' de risquer not' peau.
Nous v'là partis!... Bord'-moi l'écoute,
Pour que j' doubl' le môl'; bon ! Maint'nant,
Tâch' de n' pas pioncer à l'avant,
Tandis qu' j'allons fair' de la route...
. . . . . .
. . . . . .

V'là deux heur's qu'on s' crève à chercher...
Mais, est-c' que v'là pas, sous la lune,
Notre animal qu'est sans mâts d'hune,
Tout près, su' la point' du rocher?
— « *Oui, patron, mém' la mer le drosse*
Rud'ment dessus, i' n' f'ra pas long feu ! »
Fil' l'écout' que j' l'accoste un peu.
Ho! du brick, abraquez not' bosse !

Allez ! cap'lons not' bonn' ceinture,
Et louvoyons à l'aventure,
Sans la frouss' de risquer not' peau.

Dégringolez vit' par tribord,
Si vous voulez la parer belle !
— « *Mais, patron, j' somm' un' ribambelle,*
« *J' pourrons jamais t'nir à ton bord...*
« *Est-c' qu'on peut s' risquer d'dans, cap'taine ?*
— « *Oui, bougr', et mêm' dépêchez-vous...*
« *C't' égal, démâter près d' chez nous,*
« *Et fair' côt', c'est jouer d' la déveine !* »

Entassez-vous là, sous les bancs,
Comm' vous pourrez. Embarquez vite,
Pendant qu' vot' carcass' nous abrite ;
Arrimez-vous comm' des harengs !
Cap'tain', v'nez derrièr', près d' la barre,
Ya cor un bout d' plac' pour s'asseoir.
V'là l' brick qui s'ouvre, allez, bonsoir !
Hiss' les voil's, d'rivons et dar'dare !..

Hein ! en r'çoit-on des paquets d' mer !
Attention !... Encore !... Allez, mouille !...
Chacun d' nous est comme un' grenouille,
L' croupion dans l'eau et l' bec à l'air,..

V'là l' feu du môl' tout d' mêm' qu'approche,
C'est heureux qu'on ait l' vent pour nous,
Car, avec vent d'bout et le r'mous,
On s'rait sûr de racler quèqu' roche.

Hou ! hou ! hou ! Souff', va, nous les t'nons !
J' somm's chargés, mais j'avons tout l' monde.
Va, maudit vent, tempête et gronde ;
Tant mieux, bougre, si nous t' gênons.
V'là l' quai, brigadier, jett' l'amarre !
Allons, à terre, halez viv'ment !
Et vous aut's sautez lestement !...
Voyons, les femm's, de la plac', gare !

— « *Patron, j'viens vous complimenter.* »
Bah ! Ya pas b'soin, m'sieu l' commissaire...
Allons, mes homm's, v'nez boire un verre
Pour tâcher d' vous ravigoter.
Puis rentrez ensuit' vous étendre
Près d' vos bourgeois's ; mais, nom de nom !
Ralliez-moi vite au coup d' canon,
Si cett' nuit vous v'nez à l'entendre.

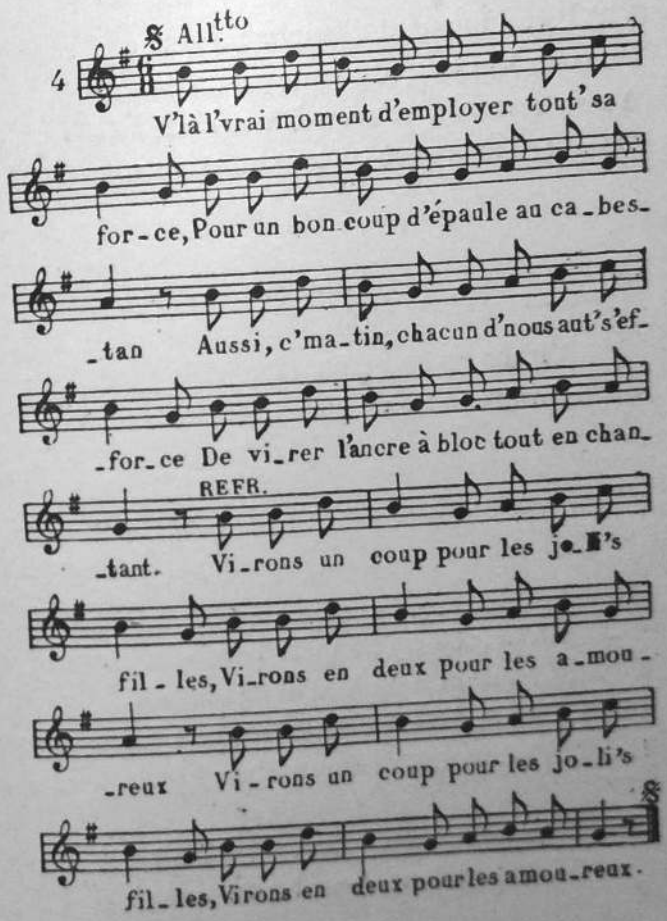
A mon ami Léon Couturier.

AU CABESTAN

2 février 1892.

7.

AU CABESTAN


All.tto
V'là l'vrai moment d'employer tout' sa
for-ce, Pour un bon coup d'épaule au ca-bes-
-tan Aussi, c'ma-tin, chacun d'nous aut's s'ef-
-for-ce De vi-rer l'ancre à bloc tout en chan-
REFR.
-tant. Vi-rons un coup pour les jo-li's
fil-les, Vi-rons en deux pour les a-mou-
-reux Vi-rons un coup pour les jo-li's
fil-les, Virons en deux pour les amou-reux.

I

V'là l' vrai moment d'employer tout' sa force
Pour un bon coup d'épaule au cabestan.
Aussi, c' matin, chacun d' nous aut's s'efforce
De virer l'ancre à bloc tout en chantant :

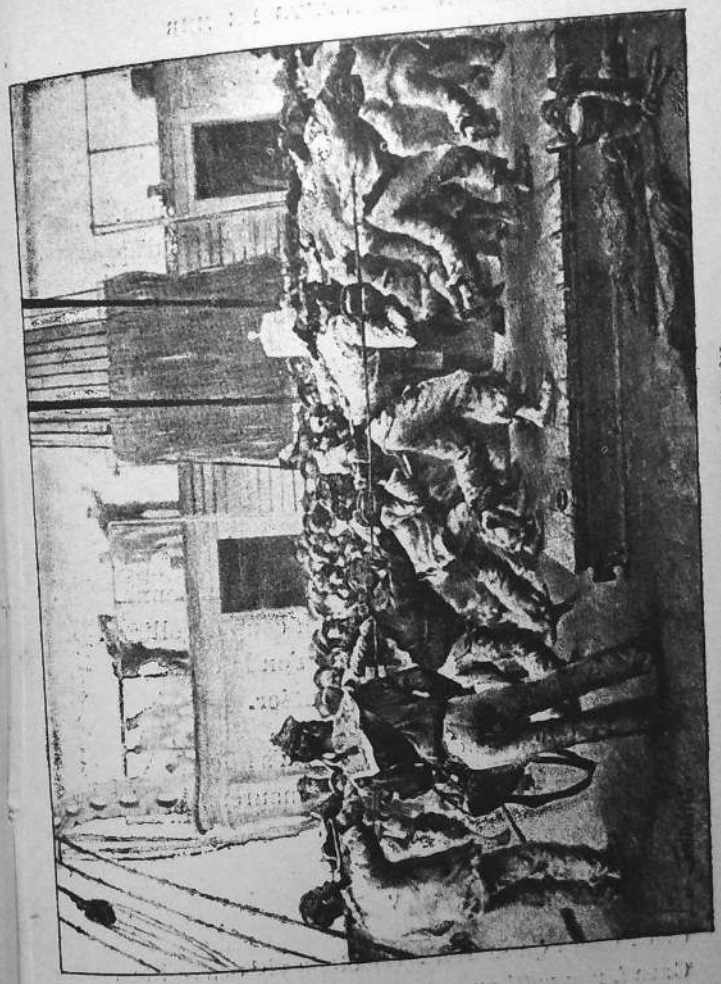
REFRAIN

Virons un coup, pour les joli's filles,
Virons en deux, pour les amoureux. } *Bis.*

II

C'est pas trop tôt qu'on mett' le cap sur France.
J' somm's fatigués du lard et des fayots,
Et ya d' bell's fill's, à Brest, comme à R'couvrance,
Qui doiv'nt avoir soif de nos durs bécots.

Virons un coup, pour les joli's filles,
Virons en deux, pour les amoureux. } *Bis.*



Virons un coup pour les joli's filles.

III

Les Lorientais ont envi' d' leurs bourgeoises.
Les Toulonnais, d' leurs mocott's plein's d'appas.
Les Cherbourgeois, d'leurs petit's Cherbourgeoises.
Les Roch'fortais, d' leurs pays's de Fouras.

Virons un coup, pour les joli's filles,
Virons en deux, pour les amoureux. } *Bis.*

IV

V'là l'ancre à pic! Pour qu'on la décramponne,
Allons, mes vieux, faut fout' un coup d' collier...
Ah! souqu'!... Ça yest! D'ici qu'on la caponne,
Faisons fumer sa chaîne à l'écubier.

Virons un coup, pour les joli's filles,
Virons en deux, pour les amoureux. } *Bis.*

V

Cric! Crac! Ça march'! Tricotons vit' des quilles.
Gare à nos patt' en enjambant l' panneau.

Tournons, virons, en pensant aux bell's filles,
D'ici qu' notre ancr' soit arrivée en haut.

Virons un coup, pour les joli's filles,
Virons en deux, pour les amoureux. } *Bis.*

VI

A c't' heur', tambour, clairon, vas-y d' la charge,
Yaura pas d' goutte après, mais ça n' fait rien,
Quand j' débarqu'rons, à not' retour du large,
J'en boirons dix à la barb' du terrien.

Virons un coup, pour les joli's filles,
Virons en deux, pour les amoureux. } *Bis.*

A Pierre Maël.

L'OURAGAN

26 avril 1890.

L'OURAGAN

Lorsqu'une infernal' tempête
Fait mill' sifflets d' nos gré'ments,
C'est alors que v's êt' en fête,
Band's de pétrels, tas d' goélands!
Mais j'aimons, loin du rivage,
A suivre vos brusques vols.
Piaillez donc! Fait's du tapage!
C'est vous qu' êt's nos rossignols!
. . . . . .
. . . . . .

Du p'tit hunier d' la frégate,
Un d' nos mat'lots, dans un grain,
Est enl'vé, mais, par un' patte,
Se raccroche au cargue-point.

« Souqu' dur — cri' Jean, l' gabier leste —
« J' vas t' paumoyer, tiens-toi bon. »
I' le r'met d'aplomb d'un geste,
Mais lui, l' sauv'teur, tomb' su' l' pont.

V'là c' pauv' bougr' tout raid' par terre...
Mais son cœur bat, i' vit cor!
On court tout d' suite à l'arrière
Prév'nir de ça not' major.
Quand Jean fut su' sa couchette,
Installé dans l'hôpital,
Il app'lit sa p'tit' Mariette,
D'un' voix *triss'* qui f'sait du mal.

Mariett', c' 'tait sa connaissance,
Un' petit' brun' de Cherbourg,
Qu' avait pas un brin d'aisance,
Mais qu' avait des mass's d'amour.
D' la r'voir, ayant bonne envie,
I' fit d' suit' descend' d'en haut,
Pierr' qu' était gabier d' vigie,
Et lui dit : « Mon vieux mat'lot :

« Va-t-en à mon sac, bien vite,
« Chercher, dans ma boîte en bois,
« La photographie d' ma p'tite,
« Pour que j' l'embrass' cor un' fois. »

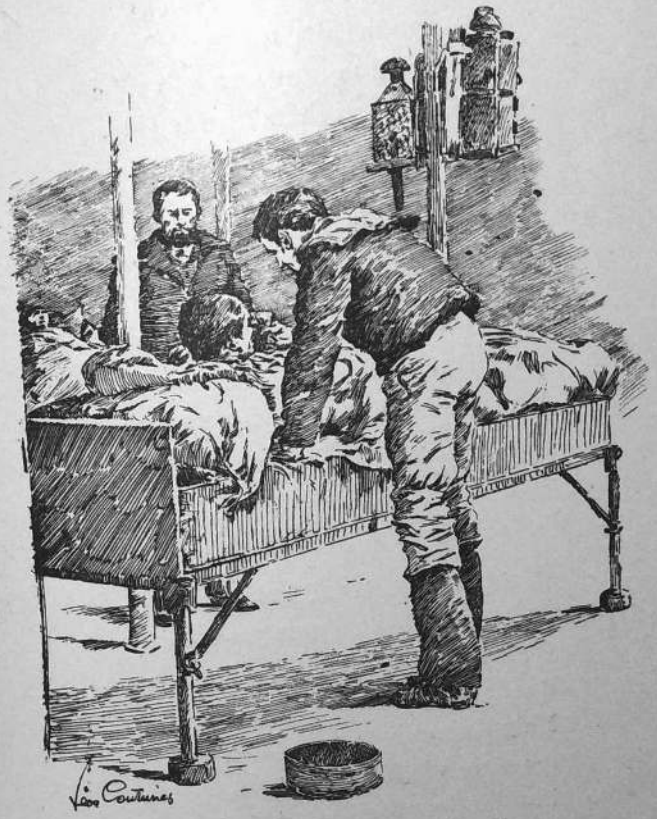
I' fit d' suit' descend' d'en haut,
Pierr' qu'était gabier d' vigie.

Quand l' vieux, r'venu tout en nage,
Dans sa gross' main lui montrit
Cell' qu'i' d'vait prendre en mariage,
L' pau' p'tit moribond gémit :

« Hélas ! ma mignonn' fiancée,
« V'là qu' c'est fini nos amours,
« Avant qu' la nuit soit passée,
« Moi j' vas partir pour toujours,
« Fair' le pus grand des voyages,
« A travers le fond des eaux,
« Ousque, dans les coquillages,
« Vont bientôt rouler mes os...

« Mon Pierre, explique à ma mère,
« Quand tu s'ras de r'tour là-bas,
« Que j' m'en vas r'joind' mon pauv' père
« Qu'est coulé dans son trois-mâts.
« Puis, veille à c' qu' è' n' soit pas *trisse*,
« Quand mon p'tit frèr' partira,
« Pour fair', comme moi, son service,
« A bord des bateaux d' l'État.

« Mon vieux mat'lot mets, j' t'en prie,
« Pour que j' la rembrasse encor,
« Su' ma pauv' lèv' tout' meurtrie
« Ma p'tit' Mariette au cœur d'or. »



« Mon vieux mat'lot mets, j' t'en prie,
« Pour que j' la rembrasse encor,
« Su' ma pauv' lèv' tout' meurtrie
« Ma p'tit' Mariette au cœur d'or. »

Puis, dans un baiser suprême,
Qui fut son dernier effort,
L' pauv' Jean murmurit : « Je t'aime...
Adieu!... » Puis r'tombit raide mort.

Alors, son vieil ami Pierre,
Qui pleurait des lourds sanglots,
Abaissit d' suit' chaqu' paupière
Au meilleur de nos mat'lots.
L' soir du mêm' jour, su' la brune,
Avec cinquant' kilos d' fer
On j'tit — dans not' foss' commune —
Le pau' p'tit bougre à la mer.

. . . . . .
. . . . . .

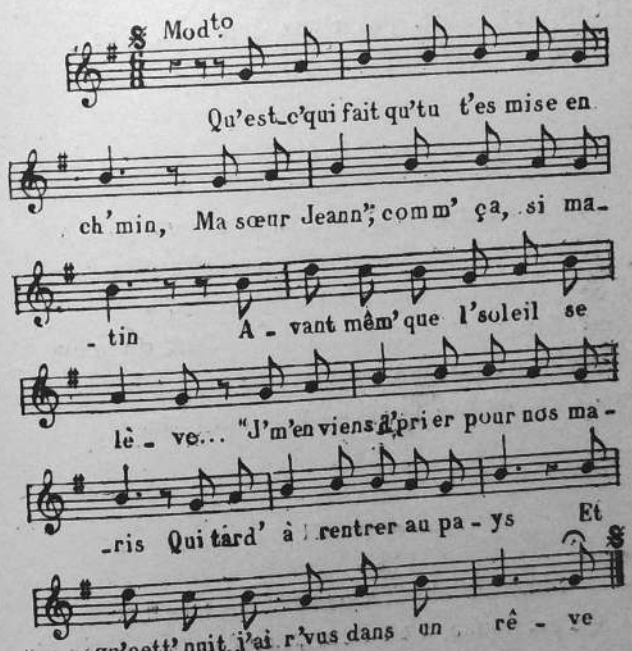
Lorsqu'une infernal' tempête
Fait mill' sifflets d' nos gré'ments,
C'est alors que v's êt' en fête,
Band's de pétrels, tas d' goélands!
Mais j'aimons, loin du rivage,
A suivre vos brusques vols.
Piaillez donc! fait's du tapage!
C'est vous qu' êt's nos rossignols!

A Madame Juliette Adam.

FEMMES DE PÊCHEURS

22 avril 1892.

FEMMES DE PÊCHEURS



— Qu'est-c' qui fait qu' tu t'es mise en chemin,
Ma sœur Jeann', comm' ça, si matin,
Avant mêm' que l' soleil se lève ?
— J' m'en viens d' prier pour nos maris,
Qui tard' à rentrer au pays,
Et qu' cett' nuit, j'ai r'vus dans un rêve.

II

— « Ma sœur Jeann', quèqu' ton rêv' t'a dit ?
« T'a-t-i' dit que l' coup d' vent d' l'aut' nuit
« A fait sombrer leur bonn' goélette ? »
— « Oui, c'est pour ça qu' tremblant' de peur
« Qu'on vienn' nous apprendre un malheur,
« J' sors de not' chapell', mon Annette. »

III

— « Pour te r'mett', viens-t'en voir la mer
« Qu'est douce, à c't' heur', par c' beau temps clair

— Qu'est-c' qui fait qu' tu t'es mise en chemin,
Ma sœur Jeann', comm' ça, si matin,
Avant mêm' que l' soleil se lève ?

« Qui rend joli' comm' tout la côte.
« Nous verrons passer les bateaux,
« Les p'tits, les moyens et les gros,
« Qui vont rentrer à marée haute.

IV

— « R'gard' donc dans qui qu'est au pus près,
« Ces deux-là qui r'mu'nt leurs bérets !
« J' parï', ma sœur, que c' sont les nôtres.
« Oui, j' crois ben qu' c'est Yann et Thomas,
« Qui dans'nt de content'ment, là-bas,
« Su' l' gaillard d'avant, parmi l's autres.

V

« Les v'là qui vienn'nt virer près d' nous !...
« Eh! dit's donc, nos homm's, c'est-i' vous ?...
— « Oui, femm's, c'est pas trop tôt qu'on rentre !
« Fait's nous un' bonn' soup' pour midi,
« Car, avec ce vent d' bout maudit,
« V'là deux jours qu'on n'a rien dans l' ventre.
. . . . . .
. . . . . .

VI

— « Yann, c' matin, j' croyais pus te r'voir ;
« Mais d' te sentir si près d' moi c' soir
« Mon cœur, qu'est plein d'amour, frissonne. »
— « Moi, l' mien, d' puis l' jour de not' départ,
« Battait fort quand, pendant mon quart,
« J' pensais à toi, ma p'tit' mignonne. »

Au Commandant Chassériaud.

PERDUS EN MER

1er juin 1891.

9.

PERDUS EN MER

Ah ! dans not' métier d' galériens,
Tout n'est pas ros', mes vieux terriens !

Quand on réchapp' de trente ans d' mer,
Après tout l' mal qu'on a souffert,
Chacun d' nous a pus d'un souv'nir
Qui, souvent, l'empêch' de dormir.

Je m' rappell' que, dans mon jeune temps,
— J'avais pas encor vingt-cinq ans —
J' naviguais et j' 'tais embarqué
Su' un brick-goélett' bord à quai,
Là-bas, à Montévidéo.
Su' rad' s'trouvait un aviso

Qu'était en partanc' pour Roch'fort.
J'avais un d' mes pays à bord.
Aussi, quoique l' temps d'vint tout noir,
J'obtins du cap'tain' d'aller l' voir
Avec not' mouss', le p'tit Morvan,
Qu'était, comm' nous deux, d' Saint-Servan.
J'avions fait les trois quarts du ch'min
A la godill', quand un sal' grain,
Compliqué d'un coup d' *pampèr'* d'ouest,
Nous balaye en plein' mer dans l'est.
On n'en m'nait donc pas larg', mes n'veux,
Quand, d'un maudit mouv'ment nerveux,
J' casse en trois not' seul aviron.
Ben! j'eus la frouss', quoiqu' pas capon:
L' mousse pleurait, la lame embarquait,
La nuit v'nait, la côt' s'éloignait.
Sans vivr's, sans voil' et sans compas,
J'étions pas à la noce, est-c' pas?
L' calme plat s' fit l' lend'main matin,
Mais ni terr' ni barqu' dans l' lointain.
A midi, j'eûm's un' soif de ch'val,
Et rien pour s'humecter l' canal.
Le surlend'main j' fus réveillé
Par mon p'tit mouss' qu'avait veillé,
Et, tout en pleurs, m' disait : « Mat'lot,
« J' t'en pri', j' meurs de soif, donn' moi d' l'eau! »

Faut croir' que j' fis un rude effort
Pour le fair' passer par su' bord.

« — D' l'eau ? — que j' dis — ah ! mon pau' p'tit chien,
« En v'là tout près, mais qui n' vaut rien. »
Le sixièm' jour, mon bon p'tit gas,
Ayant l' délir', m' dit : « Sal' fatras,
« Pourquoi qu' tu bouff's et bois tout l' vin,
« Tandis qu' moi j' crèv' de soif et d' faim ? »
— Comment, j' bouffe ? — Oui, tu bouff's tout l' lard...
— Du lard ! où donc qu' t'en vois, moutard ?
— Tiens, j'en vois plein ta goul', parbleu.
« Qu'est soûl' d'avoir bu tout l' gros bleu...
« Ah ! maman, ma pauv' bonn' maman !
« Pourquoi que j' t'ai larguée en plan ! »
L' pau' p'tit bougr', dans l'après-midi,
Me maudit et puis me r'maudit,
Et l' soir rendit l' dernier soupir,
Sans avoir cessé d' me r'maudir.
Dans la nuit, les feux d'un paqu'bot,
Passir'nt à deux mill's du canot...
Le huitième jour, à mon réveil,
Tout ébloui par le soleil,
S' mirant dans l'eau plat' comme un lac,
J'éprouvis l' pus terrible trac,
En apercevant un gros r'quin
Qui circulait près du gamin.
Mes mat'lots, vous voyez mon cas :
J'avais donc, d'un bord, le p'tit gas

Su' l'avant d' notre embarcation,
L' corps tout en décomposition,
Qu'i' m' fallait, quoiqu' faible, immerger,
Et, d' l'aut', le r'quin prêt à l' manger.
Faut croir' que j' fis un rude effort
Pour le fair' passer par su' bord,
Car, après un' sueur froid' qui m' vint,
Je n' peux pus m' rapp'ler c' qu'il advint.
Tout c' que j' sais, c'est qu'en rouvrant l'œil,
J' vis des zigs me fair' bon accueil
Su' l'avant d'un d' nos grands paqu'bots
Qui vont d' Buenos-Ayr' à Bordeaux.
J' 'tais sauvé ! mais, d'avoir, au r'quin,
J'té mon pau' p'tit mouss' crevé d' faim,
J'éprouve en moi-mêm' comme un r'mords,
Qui m' met des frissons par tout l' corps.

Ah ! dans not' métier d' galériens,
Tout n'est pas ros', mes vieux terriens !

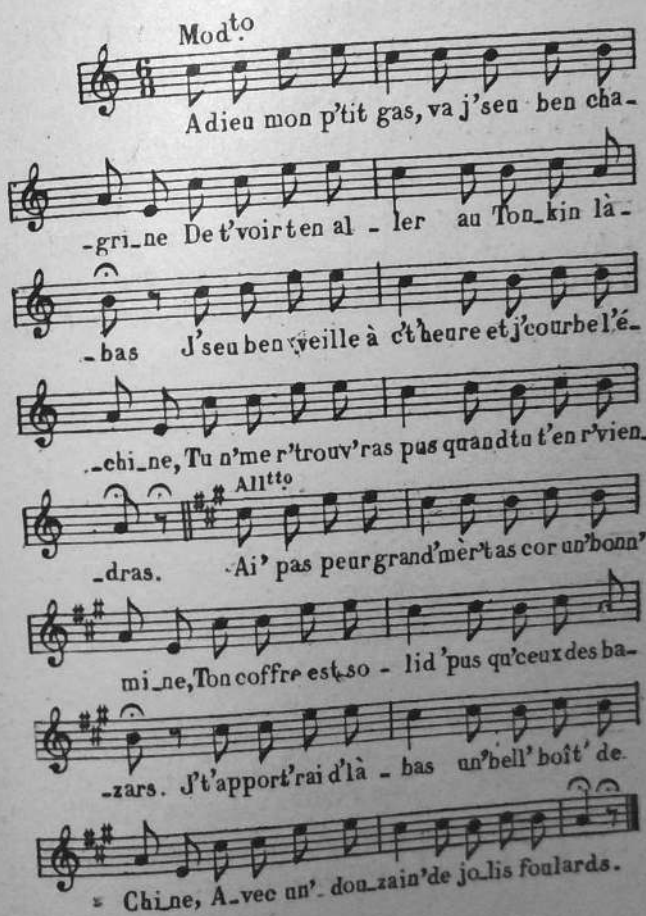
A Jean Aicard.

LA BOITE DE CHINE

Et quand elle ne le vit plus, elle retomba assise, sans souci de froisser sa belle coiffe, pleurant à sanglots dans une angoisse de mort.
(*Pêcheur d'Islande.*) PIERRE LOTI.

25 octobre 1890.

LA BOITE DE CHINE



I

— « Adieu, mon p'tit gas, va j' seu ben chagrine
« De t' voir t'en aller au Tonkin, là-bas;
« J' seu ben veille à c't'heure et j' courbe l'échine,
« Tu n'me r'trouv'ras pus, quand tu t'en r'viendras.»

— « Ai' pas peur, grand'mèr', t'as cor un' bonn'mine,
« Ton coffre est solid' pus qu' ceux des bazars.
« J' t'apport'rai d' là-bas, un' bell' boît' de Chine,
« Avec un' douzain' de jolis foulards. »

II

— « Ah! mon pau'p'tit gas, va, j'seu ben trop veille,
« Pour cor me gréer d'ces biaux affûtiaux;
« C'tait bon v'là trente ans, mais j' seu à la veille
« D' dormir, près d'ta mèr', dans l'champ aux na-
[viaux. »
— « Comme un vieux turco, j'vas m'battre à la guerre,
« Et quand j' s'rai de r'tour de d'chez l'Tonkinois,
« Avec mes cent francs d' médaill' militaire,
« J'épous'rai, si j' veux, la fill' d'un bourgeois. »

Laiss' ma t' mettre au cou mon vieux scapulaire;
Not' bon curé dit qu' ça porte bonheur.

III

— « Avant que d'partir, p'tit gas, pour me plaire,
« Pa'c' que j'devin' ben qu' tu t'cogn'ras sans peur,
« Laiss' ma t'mettre au cou mon vieux scapulaire ;
« Not' bon curé dit qu' ça porte bonheur. »

Et, dès l' surlend'main, le p'tit gas s'embarque,
Avec ses deux sacs, au port de Toulon,
D'attaque et joyeux, comm' dans sa p'tit' barque,
Sur son grand transport de guerr', le « *Vinh Long.* »

IV

S' battit comme un chien, démolit un' masse
D' sal's têt' à longu's mèch's, mais r'çut, en plein [cœur,
Un' balle... et puis v'là qu' raid' mort, on l' ramasse,
Lui qui méritait la bell' croix d'honneur.

Six s'main' après ça, la pauv' vieill' grand'mère
Eut, d' son pau' p'tit gas, la p'tit' boîte en bois.
La p'tit' boît' cont'nait un vieux scapulaire,
Teint d' sang et troué d' la ball' du Chinois.

Avec sa p'tit' boît' la pauv' vieill' se couche
Dans son grand lit clos, du chagrin plein l' cœur.
L' lend'main ell' 'tait morte, ayant sur sa bouche
L' morceau d' drap bénit qui porte bonheur.

V

Avec sa p'tit' boît' la pauv' vieill' se couche
Dans son grand lit clos, du chagrin plein l' cœur.
L' lend'main ell' 'tait morte, ayant sur sa bouche
L' morceau d' drap bénit qui porte bonheur.

Allons, mes mat'lots, faut boire un s'cond verre
A la bonn' santé d' la vieille et du gas
Qui repos' en paix sous leurs six pieds d' terre.
Y repos'rons-nous ?... Voilà c' qu'on n' sait pas !

A mon compatriote et ami
le Commandant Surcouf.

LA FILLE DU VIEUX GABIER

27 janvier 1892.

LA FILLE DU VIEUX GABIER

Le vent est bon, la mer est belle ;
Pas d' manœuvre à craind' pour ce soir.
Allons su' l'avant d' la pass'relle,
Autour du tuyau, nous asseoir.
Commençons par changer not' chique,
A seul' fin d' pouvoir écouter,
Tout au long, la p'tite histoir' *chique*
Que l' pèr' Kerveur va nous conter...

Allez, attaqu', ma vieill' gourgane.
Tâch' moyen d' nous intéresser
Et de n' pas nous larguer en panne.
J' somm's parés, tu peux commencer.

— Cric!
— Crac!
— Sabot!
— Vas-y, ma vieille,
Personn' ne tient à fermer l'œil.
March'! coul' nous vit', dans l'creux d'l'oreille,
Un' des meilleur's blagu's de ton r'cueil.

— « LA FILLE DU VIEUX GABIER

« OU LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

« C'tait la pus bell' des pus jolies,
« Qu' la fille au vieux gabier Madec.
« Pus d'un aurait fait des folies
« Pour passer d' bons moments avec.
« Oui, mais la p'tit' n'était pas tendre
« Pour les mat'lots qui s'en toquaient.
« Jamais è' n' s'était laissé' prendre
« Aux vifs coups d'œil qui la r'luquaient.

« Un jour, une espèc' de jeun' prince,
« Passant su' son ch'val blanc, la vit,
« Et, l' cœur saisi par sa taill' mince,
« D'vant sa port', tout d' suit' descendit.

« Largu' moi, — lui dit-i', — ton vieux père,
« Et viens d'meurer dans mes châteaux,
« J' te donn'rai du travail à faire,
« Qui, pour sûr, te rapport'ra gros.

« Largu' moi, — lui dit-i', — ton vieux père,
« Et viens d'meurer dans mes châteaux,
« J' te donn'rai du travail à faire,
« Qui, pour sûr, te rapport'ra gros.

« La bell' fill', qui n'était pas bête,
« Fit un' grand' révérence et dit :
« Si c'est pour du travail honnête,
« Je n' demandons pas mieux, pardi...
« Papa! puisque c' biau mossieu m' place,
« Prends la fille à ce pauv' diabl' d' Odot,
« Pour te fair' la soupe à ma place,
« Pendant que j' m'en vas m'qu'rir un' dot...

« L' soir du mêm' jour, un' bell' voiture,
« A quat' chevaux et postillon,
« S'arrêtit d'vant la vieill' masure
« Du pèr' Madec et d' la Marion.
« Cell'-ci bécottit son bonhomme,
« Su' les deux jou's, avant d' partir, »
« Et lui dit : « Va, dors tout ton somme.
« J' m'en vas t' gagner d' quoi fair' bâtir. »

« Fouett' postillon, Marion arrive,
« La nuit, d'vant l' château d' son seigneur,
« Qui s' 'tait déjà mis su' l' qui-vive
« Pour lui faire un' courbett' d'honneur.
— « Veux-tu dev'nir ma p'tit' princesse?
« Qu'i' dit : — « Bouffrè! j' demand' pas mieux!
« Qu'è ripost', — mais j' veux qu'avant, cesse
La dur' misèr' de mon pauv' vieux...

« L' lend'main, son brav' bonhomm' de père,
« Était à la noc', j' vous l' promets.
« I' r'cevait des saluts du maire,
« Qui l' rendaient pus heureux qu' jamais.
« Un architec' eut pour consigne
« D' lui fair', dans c' qu'il avait d' pus beau,
« Un' grand' cambuse pouvant êt' digne
« D'héberger l' prince, au bord de l'eau.

« D' son côté, la p'tit', bien nippée,
« Fit un' grand' tourné' dans les bourgs,
« En chouett' guimbard', crân'ment campée,
« Pour donner aux pauv's veuv's des s'cours.

« Elle attrapait pus d'un' caresse
« En échang', mais t'nait bon, d' son bord,
« Quand l' prince employait son adresse
« Pour arriver vite à bon port.

« Ell' s'y prit si bien, qu'elle eut toutes
« Les réserv's d'or du jeun' Crésus.
« On n' trouvait pus d' gueux su' les routes.
« Son vieux portait deux pardessus !
« I' fumait des tapé's d' cigares,
« Et en offrait à qui voulait.
« I' fit mêm' construir' cinq gabares,
« Qu'armir'nt vingt gas du *Clos Poulet*.

« Bref, quand l' princ' fut réduit à vendre
« Ses châteaux, ses terr's, tout son bien...
« Lorsqu'i' vit qu'i' s'tait laissé prendre
« Ses bonn's *piass's*, pour abraquer rien !
« Comme, au fond, il 'tait sans famille,
« Et que c't' affair' ne r'gardait qu' lui,
« I' dit : « Zut, t'es une honnêt' fille,
« Tiens, faut que j' t'épouse aujourd'hui. »

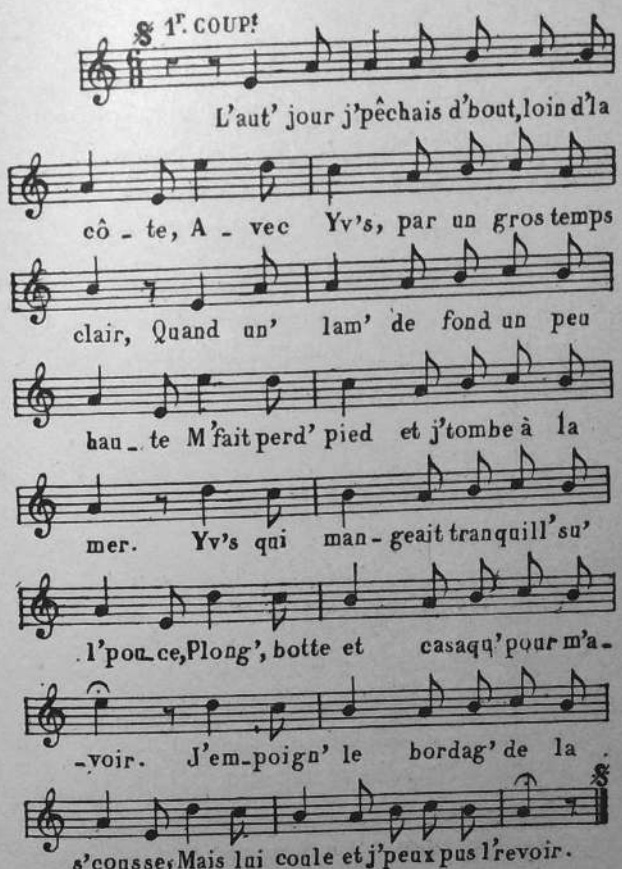
« Vous parlez si l' soir yeut un' noce
« A s' licher les quat' pouc' et l' doigt !
« Aussi j' m'en suis offert un' bosse ;
« Et j' vous pri' d' croir' qu'i' n'yeut pas qu'moi.
« Car yavait là des fill's de ferme,
« Et la band' des vingt gabariers,
« Qui bouffaient dur et pompaient ferme,
« Aux futur's garçaill's des mariés.

Au Commandant Mallarmé.

LA VEILLÉE BRETONNE

12 août 1892.

LA VEILLÉE BRETONNE



I

L'aut' jour j' pêchais d'bout, loin d' la côte,
Avec Yv's, par un gros temps clair,
Quand un' lam' de fond, un peu haute,
M' fait perd' pied et j' tombe à la mer.
Yv's, qui mangeait tranquill' su' l' pouce,
Plong', bott' et casaqu', pour m'avoir.
J'empoign' le bordag' de la s'cousse ;
Mais lui coule et j' peux pus l' revoir.

II

L' lend'main soir, l' douanier qu'était d' ronde
Le r'trouvit près d'un tas d' goémon,
Et, là-d'ssus, fut prév'nir sa blonde
Qui s' désolait dans sa maison.
La pauvre Yvonne eut ben d' la peine
A r'connaît' son bel amoureux,
Car des gros crab', à la douzaine,
Lui avaient mangé les deux yeux.

III

Quand on l'eut mis su' un' civière,
Afin de l' transporter chez lui,
J'étions pus d' cinquant' par derrière
Qui l' suivions sans faire aucun bruit.
Sa grand'mèr', qu'était su' sa porte,
En r'trouvant son gas si changé,
Subit un' secouss' tell'ment forte
Qu'elle en eut l'esprit dérangé.

IV

Comme il 'tait l' seul soutien d' sa vieille,
Et qu'à c't' heur', je m' trouv' sans parents,
J' dis : « C'est moi qui vas fair' la veille :
« Allez vous r'poser les enfants. »
J'ai d' suite allumé deux chandelles
Qu' j'ai mis's à la têt' du lit clos,
Et jusqu'au jour, à côté d'elles,
J'ai pleuré tant j'avais l'cœur gros.

V

La grand' mèr' qui s' 'tait endormie,
Marmottant ses prièr's tout bas,
S'est l'vé', vers les onze heur' et d'mie,
Pour aller embrasser son gas.
Puis, v'là qu' sa folie est r'venue :
Ell' s'est mise, en ch'mise, à son rouet!
Et, tout' la nuit, à moitié nue,
La bonn' femme, en chantant, filait !

VI

Dehors, la mer faisait des siennes,
Et l' vent, qui soufflait du noroit,
Su' la p'tit' fenêt' sans persiennes,
Balayait les ardois's du toit.
Par moment, un pétrel, un' mouette,
V'nait s'aplatir su' un carreau,
Sans qu' pour ça cess' sa chansonnette,
La pauv' vieill' maniant son fuseau.

Puis, v'là qu' sa folie est r'venue :
Ell' s'est mise, en ch'mise, à son rouet !
Et tout' la nuit, à moitié nue,
La bonn' femme, en chantant, filait !

VII

C'est dimanch' qu'on a mis en terre
Yv's, mon vieux mat'lot, mon sauv'teur;
Mais j' veux pas qu' soit dans la misère
Sa bonn' grand'mèr', car j'ai du cœur.
J' m'en vas r'prend' ma rud' vi' passée
D' mat'lot canonnier à l'État,
Et ma pay' s'ra pour la fiancée
Qui, maint'nant, prend soin d' son état.

A Jules Claretie.

LES BANCS DE TERRE-NEUVE

20 avril 1891.

LES BANCS DE TERRE-NEUVE

Où qu' c'est qu'il est Pierr' Bourhis?
Où qu' c'est qu'il est Jean Pascouette?
Qui pêchaient, dans leur doris,
Un mill' sous l' vent d' not' goélette?...
Les pauv's chiens ont, à leur tour,
Trinqué à mêm' la grand' tasse.
Allons, mes vieux, viv' l'amour!
En attendant qu'on y passe!
. . . . . .
. . . . . .

Ah! c' jour-là — j' m'en souviens cor,
Comm' si ça datait d' la veille —
Vers trois heur' i's quittaient l' bord,
Tandis qu' moi j' 'tais su' l' pont d' veille.

Tous l's aut's pionçaient tranquill'ment,
Y compris not' vieux cap'taine,
Lorsqu'est v'nu c' maudit coup d' vent
Qu' a déclinqué not' poulaine.

C'est vers les six heur's du soir
Qu' c'est arrivé, j' m'en rappelle :
L' temps couvert est dev'nu noir,
Noir comme un' nuit sans chandelle,
Quand tous deux sont disparus
Derrièr' la mer démontée.
Et j' les avons attendus,
Ben vain'ment, tout' la nuitée.

Ah ! cett' nuit-là, j' vous promets
Qu' j'avions pas l' cœur à la fête.
Chacun d' nous disait : « Jamais
« I's n' réchapp'ront d' cett' tempête. »
Et, lorsqu'à la point' du jour,
J' grimpis, seul, dans la mâture,
Si c' cœur battait, c' 'tait pas pour
Ma chouett' petit' créature.

Il a pris l' journal du bord,
Et, en têt' d'un' pag' tout' blanche,
A porté chacun d'eux mort,
En s' briquant l'œil de la manche.

Avec la longu' vu' du bord,
Su' l'enfléchur' la pus haute
De nos grands haubans d' bâbord,
Je r'luquais l' large et la côte,
Quand l' cap'tain' me cri' : « Mon gros,
« Vois-tu Bourhis et Pascouette? »
— Non ! »
— « Alors, c'est deux mat'lots
« D' moins, pour ram'ner ma goélette. »

C' matin-là, t'en souviens-tu
Vieux frèr', c' 'tait l' premier septembre,
L' cap'taine est d' suit' descendu,
Tout flageolant, dans sa chambre :
Il a pris l' journal du bord,
Et, en têt' d'un' pag' tout' blanche,
A porté chacun d'eux mort,
En s' briquant l'œil de la manche.
. . . . . .
. . . . . .

V'là pourquoi qu'à terr', mes vieux,
J' suis pour ma femm', qu'est féconde.
L'amour, c'est cor c' qui ya d' mieux,
Pour pas qu' vienn' la fin du monde.

Aussi j' préfèr', j'en réponds,
A not' bon cidr' qui pétille,
Mon p'tit mat'lot en jupons,
Dont la frimousse est gentille.

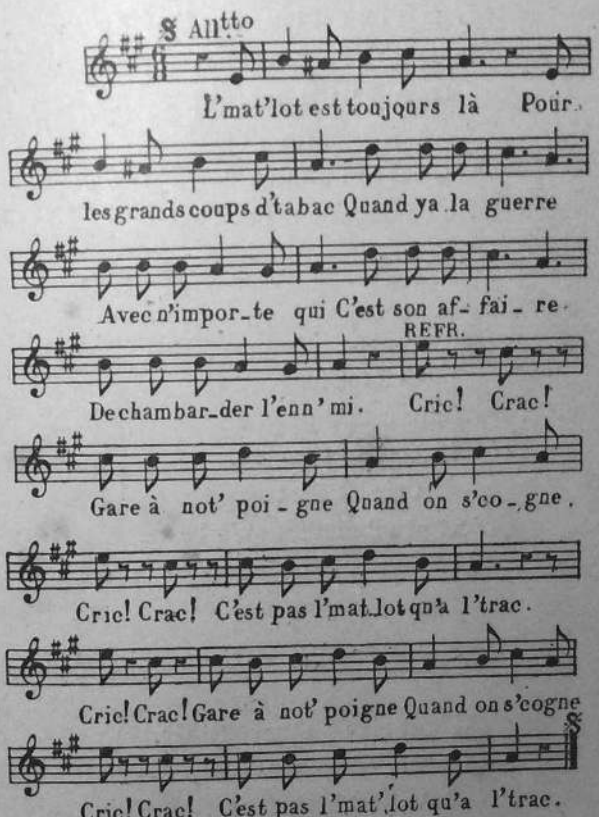
Quand r'viendra l' jour du départ,
J' s'rai pas çui-là, qu' appréhende
D'aller pêcher sa bonn' part,
Aux bancs d' Terr'-Neuve ou d'Islande.
Mat'lots, puisque, tour à tour,
J'y pass'rons tous, tant qu' nous sommes,
Criez comm' moi : « Viv' l'amour! »
C'est l'amour qui fait les hommes!

Au Commandant Gigon.

LES COUPS DE TABAC

12 janvier 1893.

LES COUPS DE TABAC



I

L' mat'lot est toujours là
Pour les grands coups d' tabac.
Quand ya la guerre
Avec n'importe qui,
C'est son affaire
De chambarder l'enn'mi.

RRFRAIN

Cric! Crac!
Gare à not' poigne
Quand on s' cogne.
Cric! Crac!
C'est pas l' mat'lot qu'a l'trac.
} *Bis.*

II

Il 'tait rien qu'un cont' six,
Là-bas, en soixant'-dix,
Au fort Montrouge,

Au combat du Bourget,
Où son sang rouge,
Pour le pays, coulait.

Cric! Crac!
Gare à not' poigne
Quand on s' cogne.
Cric! Crac!
C'est pas l' mat'lot qu'a l' trac.
} *Bis.*

III

C'est l' mat'lot qu'a fait fuir
L' sal' moricaud d' Kroumir
Dans la montagne,
Oùsqu'i' s'est r'mis au vert
Près d' sa compagne,
Ou dans son grand désert.

Cric! Crac!
Gare à not' poigne
Quand on s' cogne.
Cric! Crac!
C'est pas l' mat'lot qu'a l' trac.
} *Bis.*

IV

C'est cor le mathurin
Qui, sur terre, au Tonkin,
Toujours sans frousse,
Du matin jusqu'au soir,
Dans la haut' brousse,
Traquait l' Pavillon-noir.

Cric! Crac!
Gare à not' poigne
Quand on s' cogne.
Cric! Crac!
C'est pas l' mat'lot qu'a l' trac.
Bis.

V

Enfin, c'est Jean l' mat'lot
Qui, près d' Porto-Novo,
Su' l' pont d' l'*Opale*,
Mitraillait les négros
Sans craind' qu'une balle
Vienn' lui casser les os.

Il 'tait rien qu'un cont'six,
Là-bas, en soixant'-dix,
Au fort Montrouge,
Au combat du Bourget,
Où son sang rouge,
Pour le pays, coulait.

Cric! Crac!
Gare à not' poigne
Quand on s' cogne.
Cric! Cric!
C'est pas l' mat'lot qu'a l' trac.
Bis.

VI

Çui qu'a pas peur du feu,
C'est l' lascar au col bleu.
Aussi, vieux frères,
Faisons sauter l' bouchon,
Vidons nos verres,
Au prochain coup de torchon.

Cric! Crac!
Gare à not' poigne
Quand on s' cogne.
Cric! Crac!
C'est pas l' mat'lot qu'a l' trac.
Bis.

A l'Amiral Gervais.

LE SALUT DES COULEURS

EN RADE ÉTRANGÈRE

Bienheureux ceux-là qui peuvent saluer, avec les couleurs de la patrie, — le soleil de la patrie
Jean AICARD (*Smilis*, acte III, scène VI).

26 septembre 1891.

LE SALUT DES COULEURS

EN RADE ÉTRANGÈRE

LA SORTIE A HUIT HEURES DU MATIN

— « *Attention pour les couleurs!*

— « Tiens bon un p'tit peu l' nettoyage!
« Allez! largu'-moi ton fourbissage!
« Face à l'arrièr', les astiqueurs!

— « *Envoyez!*
— « Bas l' bonnet p'tit' graine!...
« Bien ça, fusilier; tir' d'aplomb
« Ton coup d' feu, — pour l'instant sans plomb, —
« Du côté d' la frégat' prussienne.

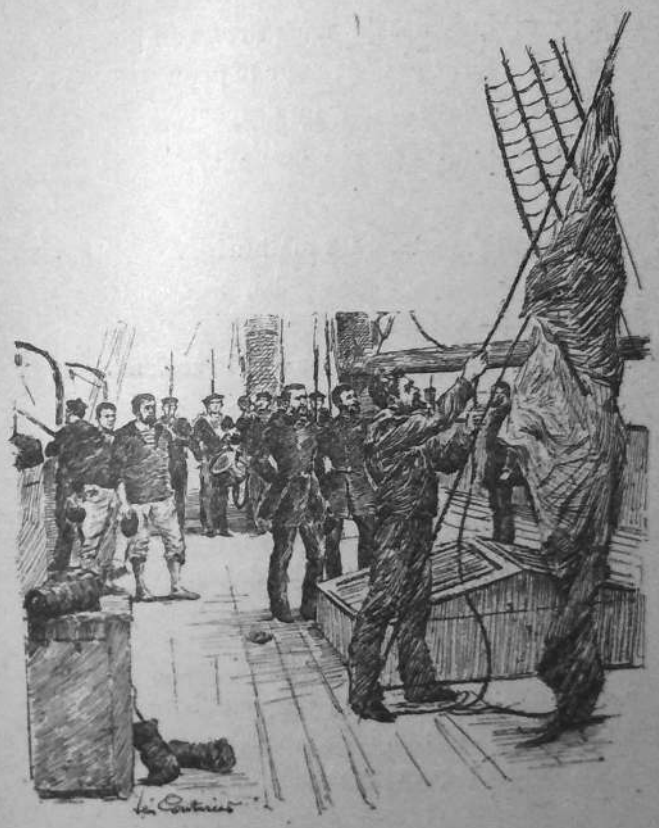
« Timonier, hiss' ton pavillon !
« Qu' nous préférons tous, dans la flotte,
« A n'importe quoi, quand il flotte,
« Large et beau, derrièr' l'artimon.

« Novic', grimp'-moi vite au cap'lage,
« Parer la flamm' de guerre, en haut.
« Puis descends, dar'dare, aussitôt,
« Finir, avec nous, l'astiquage....

« Et toi, p'tit, te sens-tu, comm' moi,
« Lorsqu'on est sur un' rad' lointaine,
« Sitôt c' command'ment du cap'taine,
« S'coué d' fond en combl' par je n' sais quoi?

« Quand l' tambour bat, quand l' clairon sonne,
« Matin et soir, ce bon vieil air,
« Et qu' nos couleurs trott'nt dans l' ciel clair,
« Dis, sens-tu ta couenn' qui frissonne ?

« Eh ben, ça, si tu le r'ssens bien,
« Quand not' pavillon grimpe ou rentre,
« Ça prouv' que t'as du cœur au ventre,
« Et qu' pour cogner, t'as peur de rien.



Timonier, hiss' ton pavillon !
Qu' nous préférons tous, dans la flotte,
A n'importe quoi, quand il flotte,
Large et beau, derrièr' l'artimon.

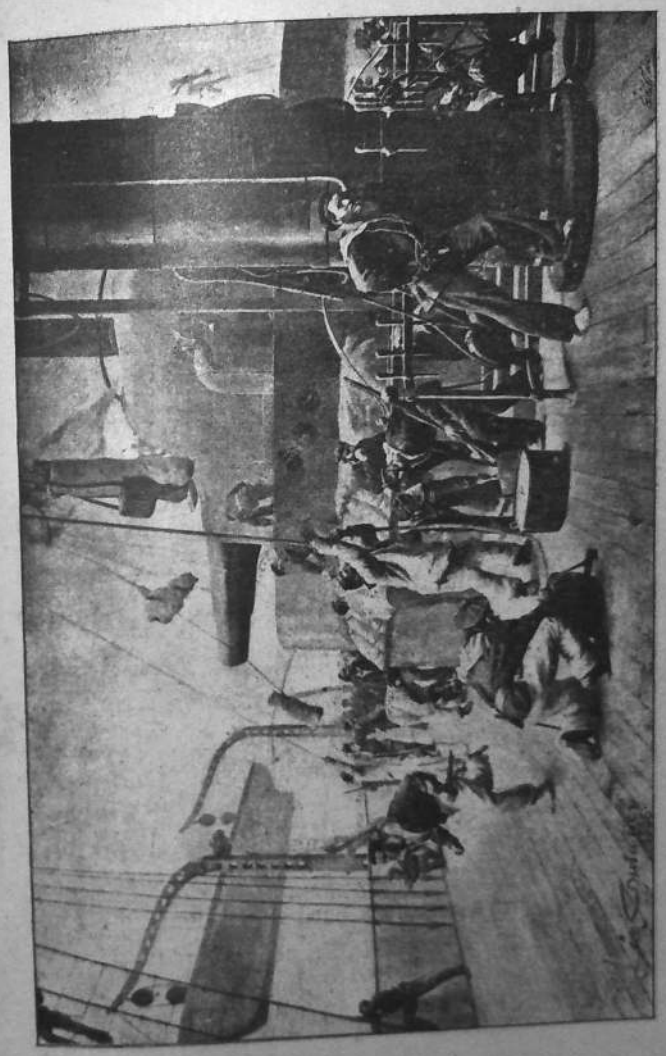
« Ça prouv' que, dès qu' nous s'rons en guerre,
« Tu n' craindras pas pus pour ta peau
« Qu' nos lignards autour du drapeau,
« Qui t' les f'ra passer la frontière.

« Bon Dieu! c' jour-là, les mathurins,
« Qu'avec raison not' pays gobe,
« Su' tous les océans du globe
« Nous t' la f'rons, la chasse aux Prussiens.

« Et, d' nos gros blindés sans cordages,
« Comm' de nos croiseurs bien voilés,
« Nos pus faillis chiens s'ront musclés
« Pour grimper ferme aux abordages...

« Flotte, à présent, pendant tout l' jour!
« Loin d' not' chèr' patri', claque et bouge!
« Morceau d'étamin', bleu, blanc, rouge,
« Qu' nous r'luquons tous avec amour.

« Du vieux gabier au jeun' novice,
« Tu nous verras d'attaqu' tantôt,
« En exécutant, comme il faut,
« L' branl'-bas d' combat pour exercice...



Branle-bas de combat.

LA RENTRÉE AU COUCHER DU SOLEIL

— « *Attention pour les couleurs!*

— « Dans la mer, là-bas, l' soleil tombe!
« Saluons aussi la grand' tombe
« Des vieux frèr's sombrés loin des leurs!

— « *Envoyez!*
— « Va, fusilier, tire!
« Battez tambours! sonnez clairons!
« Et maint'nant, mes mat'lots, montrons
« Qu'on n' s'ennui' pas, l' soir, su' l' navire.

« Mais d'abord il faut, mes amis,
« Pousser tous ensemble, à voix pleine,
« Du grand mât jusqu'à la poulaine,
« Le pus chouett' des r'frains du pays.

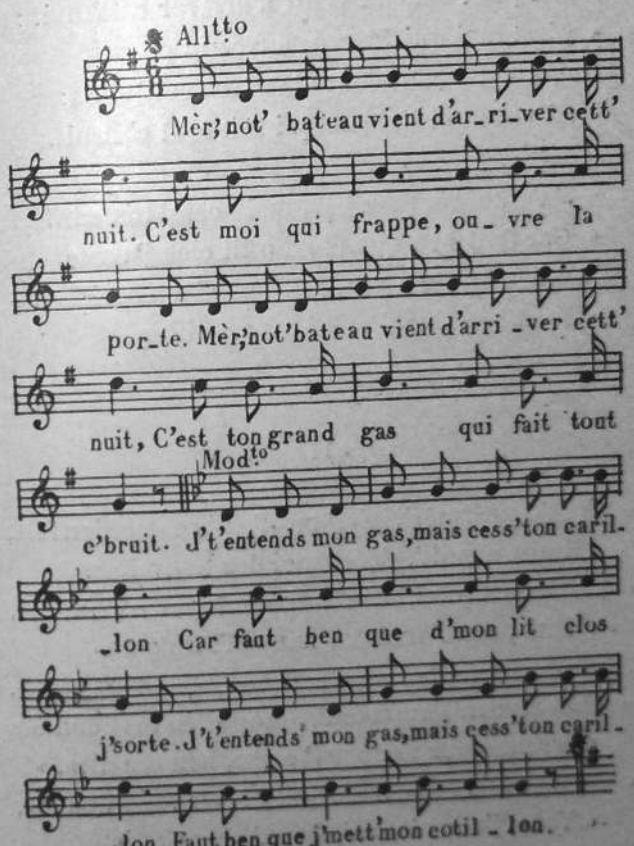
« Allez! P'tit Parisien, commence,
« Toi qui la connais entièr'ment,
« — Pour qu'i's groum' à bord de l'Allemand —
« La *Marseillaise*, et viv' la France! »

A Jean Dargène.

RETOUR

12 avril 1892.

RETOUR


All^tto
Mèr; not' bateau vient d'ar_ri_ver cett'
nuit. C'est moi qui frappe, ou_ vre la
por_te. Mèr; not'bateau vient d'arri _ver cett'
nuit, C'est ton grand gas qui fait tout
Mod^to
c'bruit. J't'entends mon gas, mais cess'ton caril.
_lon Car faut ben que d'mon lit clos
j'sorte. J't'entends mon gas, mais cess'ton caril_
_lon. Faut ben que j'mett'mon cotil _ lon.

I

— « Mèr', not' bateau vient d'arriver cett' nuit :
« C'est moi qui frappe, ouvre la porte!
« Mèr', not' bateau vient d'arriver cett' nuit :
« C'est ton grand gas qui fait tout c' bruit.

— « J' t'entends, mon gas, mais cess' ton carillon,
« Car faut ben que d' mon lit clos j' sorte.
« J' t'entends, mon gas, mais cess' ton carillon,
« Faut ben que j' mett' mon cotillon.

II

—« A c't'heur', mèr', laiss'-moi t'embrasser bien fort,
« Puis, ensuit', donn' moi des nouvelles.
« A c't'heur', mèr', laiss' moi t'embrasser bien fort,
« Puis, donn' moi des nouvell's du port.

— « Les mauvais's nouvell's, que j' m'en vas t'donner
« S'ront, pour ton pauv' cœur, ben cruelles. »
« Les mauvais's nouvell's que j' m'en vas t' donner,
« Vont, j'en suis sûr', ben t' chagriner.

« Tu n' d'vin's c' que c'est, j' peux ben tout t' dir', mon gas :
« Un' lame arriv' qui la décroche.
« Tu d'vin's c' que c'est, j' peux ben tout t' dir', mon gas,
« Hier soir on l'a r'trouvé' là-bas. »

III

— « Parl' moi d'abord de ma fiancé' Toinon,
« A qui qu' j'avais promis l' mariage.
« Parl' moi d'abord de ma fiancé' Toinon :
« S'est ell' marié'?... J'espèr' que non.

— « Non, mon pauv' gas, mais veille à c'que ton cœur
« Prenn' c'que j' vas t' dire avec courage ;
« Non mon pauv' gas, mais veille à c'que ton cœur
« Soit paré pour un' grand' douleur.

IV

— « Expliqu' toi vit', j't'en pri', maman, j'attends...
« J'ai pas l'cœur d'un' fillett' qui rêve ;
« Expliqu' toi vit', j' t'en pri', maman, j'attends...
« Ne m' fais pas attend' pus longtemps.

— « Comm' ton bateau tardait beaucoup à v'nir,
« Jour et nuit ell' 'tait su' la grève ;
« Comm' ton bateau tardait beaucoup à v'nir,
« Su' ton sort è' n' faisait qu' gémir.

V

— « Continu', mère, elle est allé', j' vois bien,
« Pour m'espérer, su' la gross' roche ;
« Continu', mère, elle est allé', j' vois bien,
« Au bout des terr's, par un temps d'chien.

— « Tu d'vin's c'que c'est, j'peux ben tout t'dir', mon gas :
Un' lame arriv' qui la décroche.
« Tu d'vin's c'que c'est, j'peux ben tout t'dir', mon gas,
« Hier soir on l'a r'trouvé' là-bas.

VI

— « Faut m' coudre un crêpe à ma vareus', maman,
« A ma vareus' neuv' des dimanches ;
« Faut m' coudre un crêpe à ma vareus', maman,
« Pour que d'main j'aille à l'enterr'ment.

— « Puis, après-d'main, je r'pars pour le long cours,
« Loin d' ma pauv' Toinon ent' quat' planches ;
« Puis, après-d'main, je r'pars pour le long cours,
« Loin d' cell' que j' veux aimer toujours. »

A Ernest Lavisse.

LE VIEUX PÊCHEUR

26 novembre 1890.

LE VIEUX PÊCHEUR

— « Vieux père, allons, ta tâche est faite ;
« Tu n'as pus besoin d' t'exposer ;
« T'as trois cents francs par an d' retraite :
« Avec ça, tu peux te r'poser.

« Tes vieux mat'lots d' l'ancienn' marine
« Se donn'nt du bon temps, fais comme eux ;
« Si t' as envi' d' prend' un' chopine,
« J' t'offrirons d' quoi t'en payer deux.

— « Ah ! cré bougr's, laissez-moi tranquille :
« Pensez-vous qu' lorsqu'on a passé
« Cinquante ans su' mer, c'est facile
« De j'ter l'ancr', n'ayant rien d' cassé ?
« Croyez-vous que j' peux m' priver d'elle,
« Et d' manœuvrer mon p'tit batiau ?
« Est-c' que d' l'air se pass' l'hirondelle ?
« Non ! Ben, moi, j' peux pas m' priver d'l'iau.

— « Cré bon sang ! j' somm's trois gas solides,
« Tous établis, et pèr's d'enfants
« Qui n'ont pas leurs petits coff's vides
« Et qui sont roug' et ben portants.
« Dans nos trois ch'miné' ya d' bell's flammes
« Et un bon coin pour te nicher.
« Nous prends-tu pour des cœurs sans âmes ?
« C'est dit : tu n'iras pus pêcher.

— « Avec vos airs de croqu'mitaines,
« Croyez-vous donc que j' suis dans l' cas
« D' me cap'ler aux patt's des mitaines
« Les jours où les poul's ne pond'nt pas ?
« J'en ai plein l' dos d' vos dorlot'ries,
« J' vous l'ai dit pus d'un' fois, j' suis clair :
« Pour moi, la meilleur' des soûl'ries,
« C'est d' boir' mon dernier coup... en mer ! »

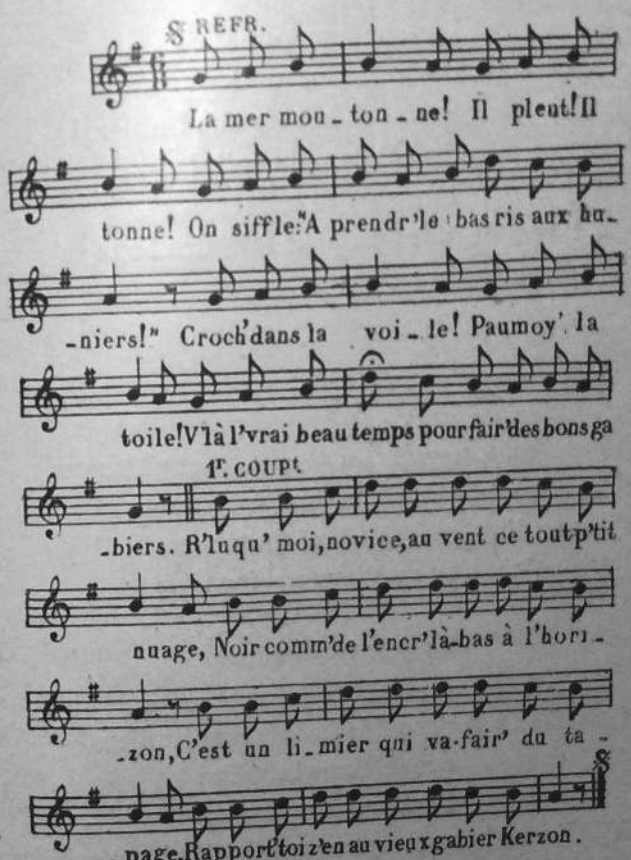
A mon ami Le Troter,
Lieutenant de vaisseau.

LE GRAIN

14 octobre 1890.

15.

LE GRAIN


S REFR.
La mer mou - ton - ne! Il pleut! Il
tonne! On siffle: "A prendr' le bas ris aux hu-
-niers!" Croch' dans la voi - le! Paumoy' la
toile! V'là l'vrai beau temps pour fair' des bons ga
1F. COUPt.
-biers. R'luqu' moi, novice, au vent ce tout p'tit
nuage, Noir comm' de l'encr' là-bas à l'hori -
-zon, C'est un li - mier qui va fair' du ta -
- page, Rapport' toi z'en au vieux gabier Kerzon.

REFRAIN

La mer moutonne!
Il pleut! Il tonne!
On siffle : « A prend' le bas ris aux huniers! »
Croch' dans la voile!
Paumoy' la toile!
V'là l' vrai beau temps pour fair' des bons gabiers.

I

R'luqu' moi, novice, au vent ce tout p'tit nuage,
Noir comm' de l'enc', là-bas, à l'horizon,
C'est un limier qui va fair' du tapage.
Rapport'-toi z'en au vieux gabier Kerzon.

La mer moutonne!
Il pleut! Il tonne!
On siffle : « A prend' le bas ris aux huniers! »
Croch' dans la voile!
Paumoy' la toile!
V'là l' vrai beau temps pour fair' des bons gabiers.

II

Grimpe à mes trouss's, viv'ment, dans la mâture,
Puis, su' la vergu', porte la toile au vent.
Donne un coup d' poigne au gabier d'empointure,
Qui doit trimer pour souquer son raban.

La mer moutonne!
Il pleut! Il tonne!
On siffle : « A prend' le bas ris aux huniers! »
Croch' dans la voile!
Paumoy' la toile!
V'là l' vrai beau temps pour fair' des bons gabiers.

III

Ah! Cré tonnerr'! Écout'-moi tout c' vacarme!
C'branl'-bas d' combat d'la grand' cambus' d'en haut!
Çui qui fait ça, c'est, pour sûr, quèqu' vieux carme
Qu'a du plaisir à fair' groumer l' mat'lot.

La mer moutonne!
Il pleut! Il tonne!

On siffle : « A prend' le bas ris aux huniers ! »
Croch' dans la voile !
Paumoy' la voile !
V'là l' vrai beau temps pour fair' des bons gabiers.

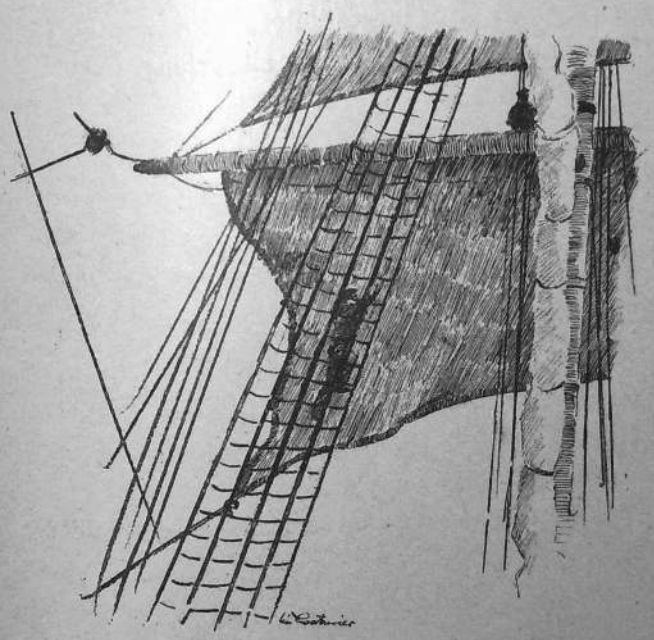
IV

Tu pleur's, novice, et tu pens's à ta mère,
En paumoyant la voil' de tes doigts blancs ;
Tiens, r'gard' moi donc si j'piaill', moi qui suis l'père,
—Du moins j' le crois,—d' toute un' tapé' d'enfants.

La mer moutonne !
Il pleut ! Il tonne !
On siffle : « A prend' le bas ris aux huniers ! »
Croch' dans la voile !
Paumoy' la toile !
V'là l' vrai beau temps pour fair' des bons gabiers.

V

Après l'orage, à c't' heur', c'est l'embellie
Qui va nous fair', de nouveau, bourlinguer.
Puisque, pour toi, la mer se fait jolie,
Allons novic', ya pas, faut tout r'larguer !



On siffle : « A prend' le bas ris aux huniers ! »

La mer est belle !
Elle étincelle,
Sous l' grand soleil qui chauffe et brille aux cieux.
Et, tout's nos voiles,
Nos larges toiles,
S' balanc', à bloc, dans l'air silencieux.

A mon ami Maurice Loir,
Lieutenant de vaisseau.

LES RATS DU BORD

22 septembre 1891.

LES RATS DU BORD

La frégat' larguait Tahiti.
L'équipàg', le muf' abruti,

Par trois mois d' bitur' et d' bon temps,
Virait, à r'gret, aux cabestans.

Un d' nous aut's manquait à l'appel:
C' 'tait cor 523, Crespel,

Qu'attendait qu'on ait l'ancre à bord
Pour *rappiquer* d' terre, ivre-mort;

Comm' d'habitude, i' r'vint d' bringuer
Juste au moment d'appareiller,

Et sitôt dans l' faux-pont, au fer,
Y fit son bacchanal d'enfer,

Traitant l' cap'tain' d'arm's de sako,
D' rabioteur de vin, d' sal' moco.

Si bien qu' çui-ci dit à son s'cond
D' lui mettre à la gueul' le bâillon,

Les m'nott's su' l' dos, pour pas l'ôter,
Et de l' faire ainsi transporter,

Par quatre homm's de garde, au cachot.
L'affair' fait', tout l' mond' grimpe en haut.

La machin' fil' ses trent'-cinq tours,
Pendant qu'on salu' nos amours

Qui, su' l' quai, nous r'gardaient partir.
Bref, nous faisons rout' pour sortir,

Quand, par tribord, su' l' corail blanc
D' la grand' pass', nous raclons not' flanc,

Et la frégat' s'arrêt' d'un bloc
En nous bousculant tous du choc.

L' maît' siffle : « En haut, sans exception! »
Fait tripler chaque embarcation

Pour tâcher d' déhaler l' bateau,
Quand, d' la cale, on crie : « Un' voi' d'eau! »

On fait s' porter aux pomp's, viv'ment,
Les homm's restés su' l' bâtiment;

Mais, chassés par l'eau d' mer, les rats,
— Des gros rats d' Brest — gros comm' des chats,

S' mir'nt, dar' dare, en quêt' d'un aut' trou,
Cherchant à s' caser n'importe où.

Par malheur, tous ceux qu' étaient d'vant,
Leurs museaux pointus en avant,

N' trouvir'nt qu'un coin sombr' dans leur peur,
C' fut l' cachot du mat'lot *gouappeur*

Qu'ils accaparèr' à pus d' vingt.
Alors, savez-vous c' qu'il advint,

Pendant que c' pauv' vieux bougr' cuvait,
En dormant, la cuit' qu'il avait ?

Les rats mangir' au malheureux
— Sans qu'i' puiss' se défend' contre eux ; —

Les jou's, les deux seins, l' gras des bras ;
Et, quand l' soir on s'en fut en bas

Pour lui porter sa pauv' ration,
On en trouvit un' collection

Qui d'rivaient avec un morceau,
Tout sanglant, d' sa chair et d' sa peau.

On en tuit mêm' deux qui, sans peur,
Restaient-là, s' régalant d' son cœur.

Et v'là la fin d'un pauv' mat'lot,
Un bon gabier, mais un soûlaud,

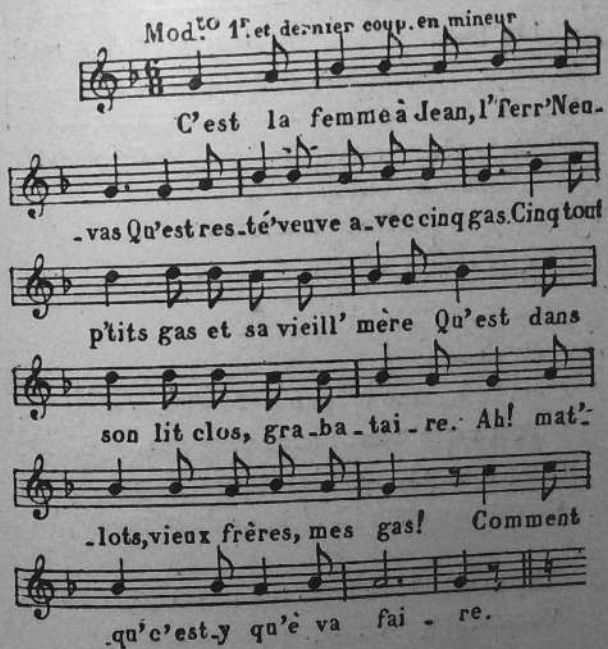
Qu'était mauvais quand il 'tait plein,
Mais qu' tout d' mêm' j'avons beaucoup plaint.

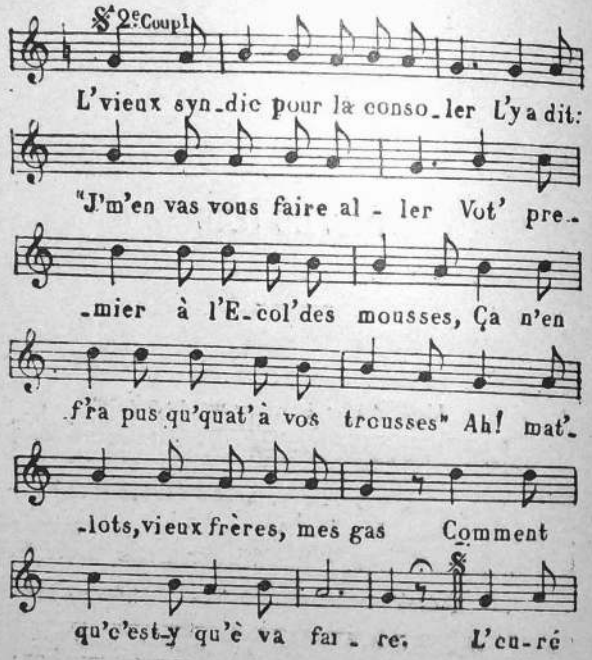
Au Commandant Albert Riondel.

BRAVES GAS

19 mai 1891.

BRAVES GAS


Mod.to 1.r et dernier coup. en mineur
C'est la femme à Jean, l'Ferr'Neu-
-vas Qu'est res-té'veuve a-vec cinq gas. Cinq tout
p'tits gas et sa vieill' mère Qu'est dans
son lit clos, gra-ba-tai-re. Ah! mat'-
-lots, vieux frères, mes gas! Comment
-qu'c'est-y qu'è va fai-re.



I

(En mineur.)

C'est la femme à Jean l' Terr'neuvas,
Qu'est resté' veuve avec cinq gas,
Cinq tout p'tits gas, et sa vieill' mère,
Qu'est dans son lit clos, grabataire.

Ah! mat'lots, vieux frères, mes gas!
Comment qu' c'est-y qu'è' va faire?

II

L' vieux syndic, pour la consoler,
L' ya dit : « J' m'en vas vous faire aller
« Vot' premier à l'Écol' des mousses,
« Ça n'en f'ra pus qu' quat' à vos trousses. »

Ah! mat'lots, vieux frères, mes gas!
Comment qu' c'est-y qu'è' va faire?

III

L'curé du bourg qu' avait bon cœur,
Dit : « J' prends l' second comme enfant d' chœur.
« Dès qu'i' saura m' servir la messe,
« J'ui donn'rai cent sous par *trimesse.* »

Avec cent sous, mat'lots, mes gas!
J' vous d'mande, un peu, c' qu'è' peut faire?

IV

Malgré tout ça, mes vieux mat'lots,
Avec la vieill' dans son lit clos,
Ya cor trois p'tit's grain' à sa charge,
Qui n' sont pas paré's d' prend' le large.

Ah ! mat'lots, vieux frères, mes gas !
Voyons donc c' que j' pourrions faire?

V

En attendant qu' soit v'nu l' grand jour
D' passer l'arme à gauche à not' tour,
En buvant à mêm' la grand' tasse,
Moi, j' propos' qu'on mette à la masse.

Oui, mat'lots, vieux frères, mes gas !
V'là la prémièr' chose à faire.

VI

On pomp'ra moins d' cidre à plein bol,
On n' soiff'ra pus tant d' vitriol,
Pour pas qu' batt' la dèch' la pauv' veuve
A Jean, not' vieux mat'lot d' Terr'-Neuve.

Oui, mat'lots, vieux frères, mes gas !
C'est c' que j'avons d' mieux à faire.

VII

Et puis, c'est pas tout ça, mes vieux,
Pour pas qu' les p'tiots aient l' ventre creux,
Quand not' brick fil'ra, vent en croupe,
Faut qu' nos bonn's vieill's, leur tremp'nt la soupe,

Oui, mat'lots, vieux frères, mes gas !
C'est cor un' bonn' chose à faire.

. . . . . .
. . . . . .

VIII

(En mineur.)

Dans la brume, au banc, les amis
Chantaient un vieux r'frain du pays,
Quand un paqu'bot anglais arrive,
Pass' par-dessus et viv'ment d'rive.

. . . . . .

. . . . . .

A c't' heur' qu' v's' ét' au fond, les gas!
Qu'est-c' que vos pauv's vieill's vont faire?

A Louis Armez.

LE VŒU DU MOUSSE

Ploubazlanec, 3 août 1891.

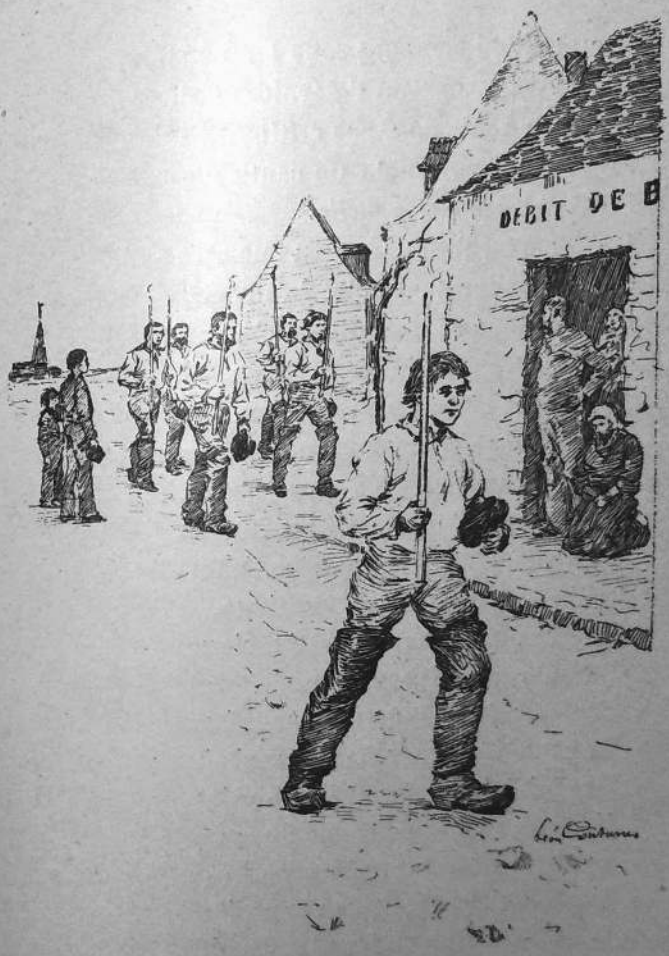
17.

LE VŒU DU MOUSSE

Dans l' vieux bourg de Ploubazlanec,
Parmi ceux qu' aim' à s' rincer l' bec
Avec aut' chos' que l' lait d' leur ferme,
Parmi ceux qui soiff'nt dur et ferme,
De Loguivy jusqu'à Paimpol,
Y en a pas deux comm' le pèr' Paul.
Foutez-lui du vent dans la voile,
Comme i' blague en portant la toile.
Mes mat'lots, vous pouvez compter
Su' c't' histoir' que j' vas vous conter.

« J'tais su' la *Mari'-Joséphine*,
« Un' bonne goélett', solide et fine,
« Qui sortait des chantiers Tranch'mer,
« Et t'nait bougrement bien la mer.

« Mais un' nuit qu'è donnait d'la bande,
« Et qu' j'approchions des côt's d'Islande,
« Tout's nos voil's dehors, patatrac!
« Crac! v'là nos deux bas-mâts dans l' sac.
« Là-d'ssus, au moment d' la rafale,
« Tout l' gros sel qui lestait la cale
« Déruble entièr'ment du même bord
« Et nous couche, en grand, su' tribord.
« Nom dè Dious! on n'en m'nait pas large!
« Quand, avec deux mat'lots, je m' charge
« De dégringoler vite au fond
« Pour te r'mett' le bateau d'aplomb.
« Comme on n'tait d'attaque à l'ouvrage,
« Pendant tout l' temps qu' dura l'orage
« Et qu' les éclairs zigzaguaient l' ciel,
« J'eûm's rond'ment fait d'arrimer l' sel;
« Mais, dehors, j'avions un' pend'loque
« Qu'esquintait sérieus'ment not' coque :
« C' 'tait, d'puis l'arrièr', jusqu'à l'avant,
« Nos mâts et vergu's ret'nus sous l' vent.
« L' cap'tain' fit, au ras du bordage,
« Hacher ou couper chaqu' cordage.
« Mais, par malheur, pas assez tôt
« Pour nos garer d'un' gross' voi' d'eau
« Qui nous cinglait la couenne en douche,
« Et trop énorme pour qu'on la bouche.



« Y avait qu' le sacré galopin
« De p'tit mouss' qui marchait bon train.

« Bret, tout en pompant sous l' ciel noir,
« Quand j'eûm's perdu l' dernier espoir
« De sortir seuls de c' cas critique,
« J'entonnîm' ensemble un cantique
« Suivi d' l'*Ave Maris Stella*.
« Puis, après, j' fîm's le vœu que v'là :
« C' 'tait d'aller, tout notre équipage,
« Si j' sortions sains saufs de c' naufrage,
« A Pors-Even, pleins d' dévotion,
« Porter des cierg' en procession,
« Rien qu' nos ch'mis's blanch's dans nos culottes
« Et du gros sel au fond d' nos bottes.
« Faut vous dir' que si c' vœu fut fait,
« C'est qu'à trois, je r'sentions l'effet,
« Tout en y allant d' not' cantique,
« De c' maudit gros sal' sel qui pique.
« J' fûm' exaucés ; car, aussitôt,
« J'aperçûm's les feux d'un paqu'bot.
« De c't' affair'-là, not' vieux cap'taine,
« Qui jubilait d' nous r'voir en veine,
« Nous dit : « *Descendez vit', les gas,*
« *M' chercher tous vos paillass' en bas.* »
« Un' fois r'monté, chacun travaille
« A fair' flamber un gros tas d' paille
« Qui n' prit pas feu du premier coup,
« A caus' qu'ell' 'tait mouillé' beaucoup

« Par l'eau qui coulait not' goélette.
« Mais c't' égal, c'est grâce à c' feu chouette,
« Que, juste au moment qu'on sombrait,
« Le vapeur nous accaparait.

« Trente-cinq jours après, j'eûm's la chance
« D'êt' tous rapatriés en France.
« De Paimpol au bourg, su' les ch'mins,
« J' trouvions des *coëff'* et des gamins
« Qui nous r'gardaient porter not' cierge
« A la chapell' de la Saint' Vierge.
« Les bonn's femm' étaient tout' à g'noux,
« Et les p'tiots s' découvraient d'vant nous.
« Je n' traînions pas vit' la savate,
« Avec not' gros sel sous la patte :
« Yavait qu' le sacré galopin
« De p'tit mouss' qui marchait bon train.
« V'là l' motif, et vous allez rire :
« C'est qu' de bon matin, sans nous l' dire,
« L' bougr', pus roublard que Jean l' mat'lot,
« Dans ses bott' avait gâté d' l'eau. »

A mon ami Keraudren,
Lieutenant de vaisseau.

L'IMMERSION

7 mars 1891.

L'IMMERSION

Mod^to
J'avais un bon p'tit mat'lot Qu'était
comm'moi, d'Saint Ma - lo C'tait l'pus
gai d'tous les novices Mais il est, comme un pa -
-quet, Tombé du grand perroquet Pendant
un d'nos ex - er - ci - ces.

I

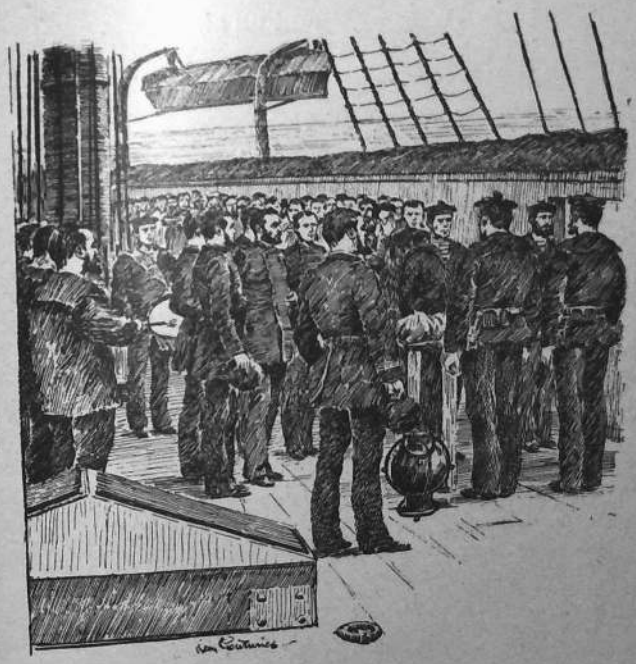
J'avais un bon p'tit mat'lot,
Qu'était comm' moi d' Saint-Malo,
C' 'tait l'pus gai d'tous les novices.
Mais, il est, comme un paquet,
Tombé du grand perroquet,
Pendant un d' nos exercices.

II

Un coup qui m'a fait du mal,
C'est un' fois qu' dans l'hôpital,
J' l'avons descendu à quatre.
Car, aussitôt, not' major
A dit : « Prév'nez qu'il est mort;
« J' sens pus du tout son cœur battre. »

III

Un mat'lot voilier est v'nu,
Qu'a mis son jeun' corps tout nu,



L' soir même, à l'heure du branl'-bas,
D'vant l'équipag', bonnets bas,
Et l' fanal en guis' de cierge,
J'avons porté l' pau' p'tit mort
Su' un' tabl', dans un sabord,
En attendant qu'on l'immerge.

Dans un grand morceau d' veill' toile,
Avec un' gross' gueuse en fer ;
Puis, en chantonnant un air,
Il a manié l' fil à voile.

IV

L' soir même, à l'heure du branl'-bas,
D'vant l'équipag', bonnets bas,
Et l' fanal en guis' de cierge,
J'avons porté l' pau' p'tit mort
Su' un' tabl', dans un sabord,
En attendant qu'on l'immerge.

V

Pour mon mat'lot, gai jadis !
On a dit l' *De Profundis*
Ben pus tristement qu'un prêtre !...
Puis, au roul'ment du tambour,
Il est allé faire un tour
Où̀sque bentôt j'irons p't-être !

VI

Le long du bord, un gros r'quin,
Qui nous suivait d'puis l' matin,
A piqué tout d' suite un' tête.
J'ai senti comme un frisson
M' courir des ch'veux au talon,
Quand j'ai vu la vilain' bête.

VII

Mais, à c't' heur'-là, l' bon soleil,
Qu' était d'un roug' sans pareil,
En entrant dans l'eau profonde,
Gréait l' ciel de rich's couleurs,
Pendant qu' mes jou's ruiss'laient d' pleurs
Pour çui qu' j'aimais l' mieux au monde.

LE PREMIER DÉPART DU MOUSSE

— « Brrr! Fait-i' froid dans c' chemin d' fer !..
« J' groum' d'avoir pas pris un' seconde!...
« Où qu'c'est tu vas, p'tiot? Tu m'as l'air
« D'un lascar heureux d'être au monde.
« Tu bouff's dur en r'luquant, là-bas,
« La neig' qui couvr' tout' la campagne.
« Réponds-moi, p'tiot, où qu'c'est qu' tu vas,
« Sans qu' personne en rout' t'accompagne ?

— « Où qu' c'est que j' vas, moi, m'sieu l' marin ?
« J' vas à bord d' l'*Austerlitz*, comm' mousse.
— « Aux mouss', et tu n'as pas d' chagrin ?
« D' bourlinguer tu n'as pas la frousse?

A l'Amiral de Jonquières.

LE PREMIER DÉPART DU MOUSSE

23 juin 1892.

« Quèqu' fait ton papa?

— « J'en ai pus.
« Il a bu un coup à Terr'-Neuve,
« Et chez nous je n' somm's pus cossus,
« A six, avec maman qu'est veuve.

« Faut qu'è veille, ainsi qu' ma grand' sœur,
« Tous les soirs, tard, su' sa couture.
« J' m'étais mis dans les enfants d' chœur,
« Afin qu' not' pauv' vi' soit moins dure;
« Mais faut désirer l's enterr'ments.
« Pour gagner des sous, faut qu'on meure;
« J'aim' mieux grimper dans les gré'ments.
« V'là pourquoi j' suis en route à c't' heure.

— « C'est bien, ça, mon p'tit moussaillon.
« Tiens, avale un' gorgé' d' ma goutte!
« Ça t' chass'ra l' mauvais goût d' graillon
« Du boudin qu' tu tortill' en route...
« Bien soiffé, moutard! Siff' maint'nant.
« Hui!

— « A la bonne heur', t'es un homme.
« Ton nez s' dégèle, hein! garnement?
« C'est bon! C'est d' la pure eau-d'-vi' d' pomme.

« Tiens, avale un' gorgé' d' ma goutte!

« J' vas t' fair' la conduite au quartier.
« J'allons traverser Brest ensemble.
« J' vas t'embaucher dans not' métier,
« Qui n' te fais pas grand' peur, i' m' semble...
« Tu r'luqu's ma bouteill' ! Tu veux cor
« Lamper un' bonn' gorgé', j' parie?
« Soiff', va, mais pas trop, ça t' f'rait tort!...
— « Est-c' qu'aux mouss' on en boit d' l'eau-d'-vie?

— « Non, on n'en boit pas, p'tit gamin ;
« Mais, quand même, on y d'vient un mâle
« Qui n'a pas d' poils dans l' creux d' la main,
« Et dont la rond' frimouss' se hâle.
« On trim' dur, du matin au soir;
« Mais, dans la mâture, on s' sent vivre,
« Et pour mettre au cœur de l'espoir,
« Pas d'eau-d'-vi' : y a qu' l'eau d' mer qu'enivre.

« Crois-moi, p'tiot, j'ai passé par-là.
« Si j' port' les galons d' quartier-maître,
« Sois sûr que j'ai peiné pour ça.
« Tiens, mon conseil, veux-tu l' connaître ?

« Pour aider ta mère et ta sœur
« Qui s' crèv' à fair' de la couture,
« D'viens comm' moi, puisque t'as du cœur,
« Vite, un bon gabier d'empointure.

« Moi, vois-tu, c' que j' préfère à tout,
« C'est mon poste, en haut, dans la hune.
« A la manœuv', tâch' de prend' goût !
« Et, par les mauvais's nuits sans lune,
« Quand, à bout d' vergu', tu bourlingu'ras
« Pour prend' des ris, un' fois novice
« N' groum' jamais! car ya qu' les fatras
« Qui groum' en faisant leur service. »

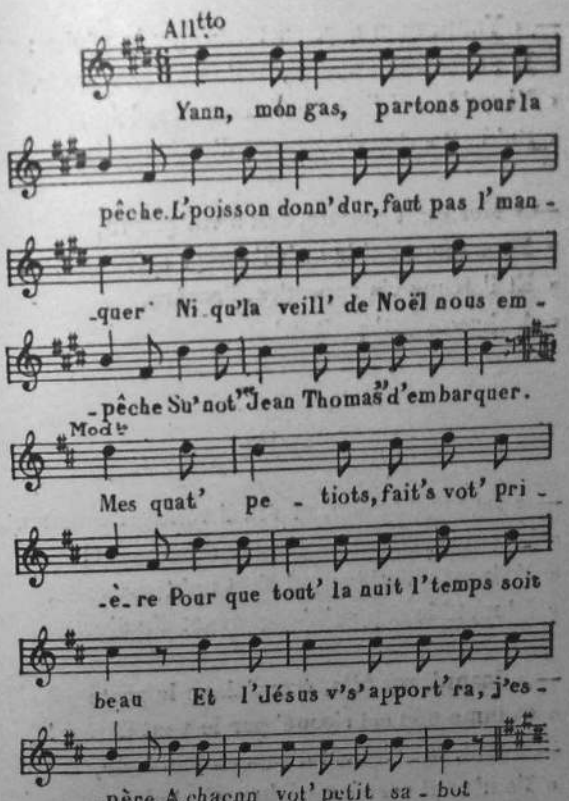
A Émile Zola.

LES QUATRE SABOTS DE NOËL

12 octobre 1891.

19.

LES QUATRE SABOTS DE NOEL



I

— « Yann, mon gas, partons pour la pêche :
« L' poisson donn' dur, faut pas l' manquer,
« Ni qu' la veill' de Noël nous empêche,
« Su' not' « *Jean-Thomas* », d'embarquer.

— « Mes quat' petiots, fait's vot' prière,
« Pour que tout' la nuit l' temps soit beau,
« Et l' Jésus v's apport'ra, j'espère,
« A chacun vot' petit sabot.

II

— « La neig' tombe, et v'là l' vent qu' augmente!
« Ya pas pus d' poisson qu' su' ma main!
« J' f'rons p't'êt' ben, si c'est un' tourmente,
« D' mett' le cap su' l' port avant d'main...

— « Jeann', ma fille, écout' donc la porte
« Comme elle est s'coué' par le vent d' mer!
— « Oui, la brise est d' pus en pus forte,
« I's n' vont cor rien pêcher, c'est clair.

« Mes quat' petiots fait's vot' prière..

III

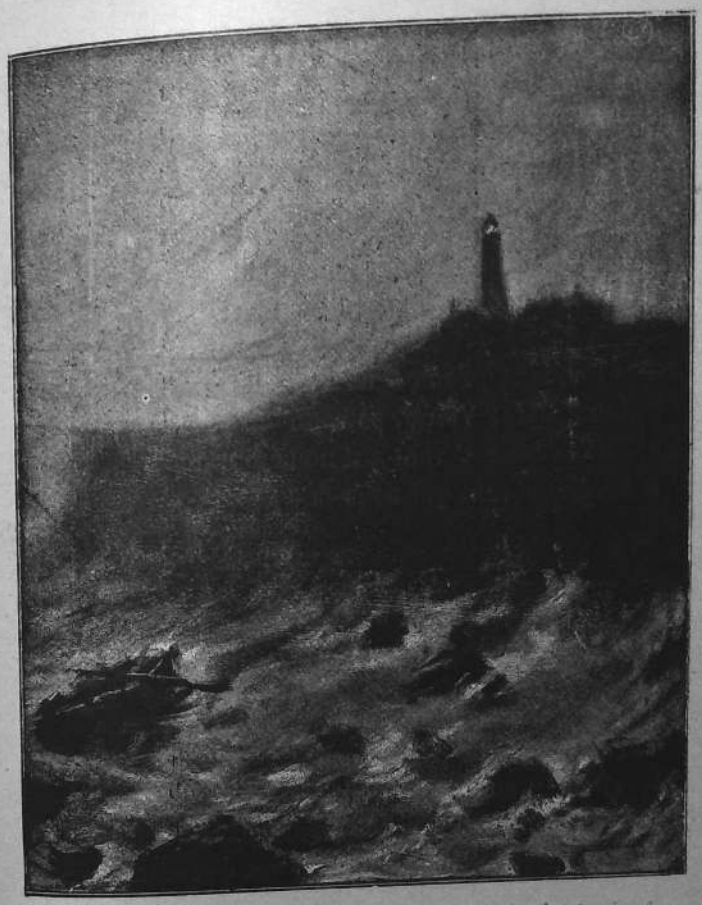
— « Allons, mon Yann, paumoy' la drisse,
« Et rentrons avec le bas ris.
« J' tiens la barre et l'écout', va, hisse!
« C't'égal, c'est bêt' d'avoir rien pris.

— « Mère, écoute un peu la tempête!
« Qu'est-c' qu'i's peuv'nt faire en c' moment-ci?
— « Ma pauv' fille, i's n' font pas la fête,
« Comm' ceux qu' t' entends chanter d'ici.

IV

— « Allons bon, v'là not' mât qui craque!
« Amèn' tout, en pagaill', vingt gueux!
« Et, pour regagner not' baraque,
« Souquons dur, c'est cor c' qu'i' ya d'mieux.

— « V'là la mess' de ménuit qui sonne!
« Ma fill', c'est comme un glas lointain
« Qui nous dit qu' j'avons pus personne,
« A c't' heur', pour nous gagner du pain.



— « L' vent et l' courant nous dross'nt sous l' phare,
« Où ya rien qu' des rochers pointus!

V

— « L' vent et l' courant nous dross'nt sous l' phare,
« Où ya rien qu' des rochers pointus !
« Mon pauv' gas, j' crois ben qu' la gabare
« Et ses deux mat'lots sont perdus !

— « Pendant qu'aux églis's tout l' mond' chante,
« Bonn' Saint' Vierg', patronn' du pêcheur,
« Fait's cesser c' vent qui nous tourmente !
« Arrêtez c' vent qui nous fait peur !

VI

— « L' bateau s'ouvr' !... Tonnerr' ! J'ai la face
« Tout esquinté' par le rocher.
— « Père !... au s'cours !
— « Tiens bon, reste en place.
« L' phar' nous éclair', j' m'en vas t' crocher.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« C'est quat' sabots, mes pauv's brav's femmes !
« Quat' gros sabots, mes pau' p'tits gas !
« Rapportés, au plain, par les lames
« Avec l'arrièr' du « *Jean-Thomas* ».

— « Voyons, parlez? Quèqu' vous v'nez faire
« Si matin chez nous, pèr' Kersac?
« Vous paraissez ben en affaire!
« Quèqu' vous avez là, dans vot' sac?

VII

— « C'est quat' sabots, mes pauv's brav's femmes!
« Quat' gros sabots, mes pau' p'tits gas!
« Rapportés, au plain, par les lames,
« Avec l'arrièr' du « *Jean-Thomas!* ».

A mon ami Vedel,
Lieutenant de vaisseau.

LES DEUX RETRAITÉS

17 septembre 1891.

LES DEUX RETRAITÉS

— « Eh ben, Kermadec, i' fait beau c' matin ?
— « Fait beau... oui, s' tu veux, i' vent' mêm' bonn' [brise ;
« Mais, c't'égal, j'aim' pas voir la mer si grise...
« I' va cor tomber d' l'eau c' soir, c'est certain.

— « Bah ! c'est des vent d' *Suet*, c'est sec, mon bon-[homme,
« I's n'tourneront pas avant d'main à l'eau.
« Ma foi, j' vas sortir tantôt mon bateau.
— « Sors s'tu veux, mon vieux, j'aim' mieux faire un [somme.....

. . . . . .
. . . . . .

« J'ai su' *ma* patt' gauch', deux maudits p'tits cors
« Qui m'font mal, vingt gueux! c'est cor sign'de *puie*.
« C'est pour ça qu' j'ai pris mon gros *parapuie*.
« Ma femm' groum' tout l'temps, quand j'me mouill'
[dehors.

« Quèqu' fait ton p'tit gas? Va-t-i' à l'école? »
— « Bougre, je l'crois ben! Crois-tu donc que j'veux
« Qu'i' soit constamment, comm' tes deux p'tits n'
« Dans l'port ou en rade, à s'prom'ner en yole? [veux,

— « Quèqu' tu vas en fair' de ton garnement?
— « Qu'est-c' que j'vas en faire? Est-c' que ça s'de-
[mande!
« Un marin comm 'nous; s'ment, pour qu'i' com-
[mande,
« Je l'pousse à apprendre et l' moutard apprend.

— « Aïe!!
— Quèqu' t'as donc cor?
— C'est mes *rhumatisses!*
« Va falloir que j' rent', pour les fair' frotter.
« Ma vieill' va cor dir' que j' fais qu' l'embêter,
« Hier soir elle a dû m' mett' deux *sinapisses*.

« J'ai su' *ma* patt' gauch' deux maudits p'tits cors.

— « V'là c' que c'est, mon vieux, t'as trop bu dans l' [temps,
« T'as trop fait la noce étant au service.
« Tu t' rappell's ton mot quand t' étais novice :
« J' veux soiffer toujours, dur, sec et longtemps.

« Ça fait qu'aujourd'hui, quoiqu'étant d' mon âge,
« I' faut t' briquer l' cuir, t'astiquer la peau,
« Tandis qu' tous les jours, dans son p'tit bateau,
« Ton mat'lot fait, seul, son appareillage. »

A mes fils
Adolphe et Maurice.

MA VIE

18 janvier 1892.

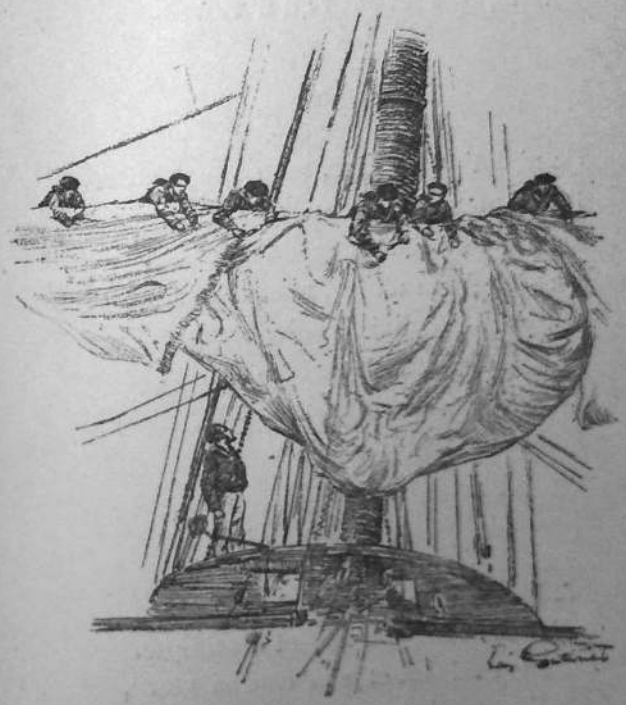
MA VIE

A l'âge où j' 'tais tout p'tit, tout p'tit,
J'aimais à courir su' la grève
Et j' tortillais d' bon appétit
A l'âge où j' 'tais tout p'tit, tout p'tit.
Pêcher des crab's, jusqu'à la nuit,
Dans les trous d' rochers, c' 'tait mon rêve.
A l'âge où j'tais tout p'tit, tout p'tit,
J'aimais à courir su' la grève.

Mon pèr' fut mousse et puis mat'lot,
Ainsi qu' l'avait été son père,
Qui trima, tout' sa vi', sur l'eau.
Mon pèr' fut mousse et puis mat'lot.
Mon bisaïeul, à Saint-Malo,
V'là cent ans, montait un corsaire.
Mon pèr' fut mousse et puis mat'lot,
Ainsi qu' l'avait été son père.

Je d'vais donc naviguer comme eux,
Su' cett' mer qu'ils ont tant aimée.
Su' cett' mer que je r'grett', mes vieux,
Je d'vais donc naviguer comme eux.
J' fus, tour à tour, triste et joyeux,
Su' sa lame houleuse ou calmée.
Je d'vais donc naviguer comme eux,
Su' cett' mer qu'ils ont tant aimée.

Su' ell', j'ai vécu d'heureux jours,
Comm', su' ell', j'ai r'çu d' rud's secousses!
C'est p't'-êt' pour ça que j' l'aim' toujours!
Su' ell', j'ai vécu d'heureux jours,



Mais, bien avant l'âg' des amours,
J' trimais dur, à l'École des mousses.

Mais, bien avant l'âg' des amours,
J' trimais dur à l'Écol' des mousses.
Su' ell', j'ai vécu d'heureux jours,
Comm', su' ell', j'ai r'çu d' rud's secousses.

Ça n' dat' pas d'hier, mon temps passé,
Su' la mer Méditerranée,
Comm' novic' d'un grand cuirassé.
Ça n' dat' pas d'hier, mon temps passé,
Où je m' couchais l' soir, harassé.
Elle est loin, ma seizième année !
Ça n' dat' pas d'hier, mon temps passé
Su' la mer Méditerranée.

A l'âge où j' cessais d'êt' moutard,
J'ai fait campagn' dans l' Pacifique.
J' me l'vais tôt et je m' couchais tard,
A l'âge où j' cessais d'êt' moutard,
Car, pendant trente mois, j' fis mon quart,
Avec le vieux loup d' mer qui *chique*.
A l'âge où j' cessais d'êt' moutard,
J'ai fait campagn' dans l' Pacifique.

Aussi, quand je r'trouve un vieux loup,
Faut qu'avec lui j' prenne une culotte.

V'là dans les douze ans qu' j' suis terrien,
Mais j' la r'grett', ma premièr' maîtresse.
Pourquoi ? J' n'en sais sacrédié rien !
V'là dans les douze ans qu' j' suis terrien.
C'est pourtant pas dans c' métier d' chien,
Qu'on s' la coul' douce et qu'on engraisse.
Vlà dans les douze ans qu' j' suis terrien,
Mais j' la r'grett', ma premièr' maîtresse.

Chaque été j' mets mon cap à l'ouest,
Afin d' revoir les camarades,
De Saint-Malo, d' Cherbourg et d' Brest.
Chaque été, j' mets mon cap à l'ouest,
Et mon pauv' cul d' plomb sert de lest,
Bien souvent, aux bateaux des rades.
Chaque été, j' mets mon cap à l'ouest,
Afin d' revoir les camarades.

Mais, hélas ! yen a pus beaucoup
D' mes vieux frèr's d'aut' fois dans la flotte !
Pus d'un a bu son dernier coup !
Non, hélas ! y en a pus beaucoup !

Aussi quand je r'trouve un vieux loup,
Faut qu'avec lui j' prenne un' culotte.
Mais, hélas ! y en a pus beaucoup
D' mes vieux frèr's d'aut'fois dans la flotte.

PORTRAIT

DE

YANN NIBOR

PAR

JEAN AICARD

YANN NIBOR

POÈTE CHANSONNIER DES MATELOTS

Yann Nibor... — Nibor, c'est Robin, un beau nom de race qui sent la terre, la mer et la chanson populaire. Yann, c'est Jean arrangé en souvenir du héros de *Pêcheur d'Islande*. Et Yann Nibor, fils et petit-fils de marin, mousse à treize ans, fourrier à seize, a, comme il le dit, dix ans de col bleu. Et je crois le lui voir encore, le col bleu, — et le tricot rayé, le chapeau ciré d'autrefois, posé en arrière sur la nuque, tenant tout juste comme s'il était accroché à un clou.

— « Attention pour les couleurs! » — Yann va dire et chanter des vers... Il s'avance.

Yann est un gaillard serré vigoureusement dans sa redingote, vêtement marin au bout du compte, puisque c'est celui de l'officier de vais-

seau. Yann est grand ; il a les cheveux en brosse ; sa tête de Breton, aux angles simples, a dû être taillée en plein bois de chêne en trois coups de hache ; la bouche, fendue par le même procédé, se relève sur un des côtés, où elle laisse voir des dents, un peu écartées, de chien de mer. Au coin, une à peine visible fossette souriante indique la bonne humeur maligne sans aucune méchanceté. Yann a évidemment l'énergie et la sincérité d'un coup de poing. Yann ouvre la bouche. La jambe droite s'est avancée ; le jarret de la gauche s'est replié légèrement ; — il est bien évident que Yann est décidé à tenir ferme au tangage et au roulis qui se préparent... Attention !... Yann a commencé :

— « Au cap Horn ! »

D'une voix formidable, d'une voix de commandement, d'une voix qui éclate comme éclatent les bombes, et qui doit faire tinter sur les tables les verres trop rapprochés, il a commencé un de ses récits maritimes.

Il n'y a pas à dire : Yann est un matelot.

Je l'ai entendu, pour la première fois, au Dîner breton, un soir que M. Renan présidait.

Ce soir-là il me frappa plus qu'il ne m'émut, parce qu'il est très étonnant, en effet, et qu'il faut se faire « à son genre de beauté. »

— « Au cap Horn ! »

Dès qu'il a mugi ces trois mots : « Au cap Horn », je vous prie de croire qu'il n'y a plus de Paris, plus de salon autour des auditeurs. Les tables se mettent à se balancer et les lampes aussi... On est en mer. On entend le grésillement de la lame écumeuse contre les joues du bateau... Ah ! la bonne brise !

— « Au cap Horn ! »

Il faut vous dire que je les connais, les matelots. Mes plus vieux amis sont des marins... Vivre toujours dans un pays où ne serait pas la mer, me paraîtrait chose impossible. Il me la faut. Elle est, sur l'horizon, la grande trouée bleue qui dit aux pensées et à l'espérance : « Volez, élancez-vous ! « La terre n'est pas une prison. Il y a un bleu « terrestre qui mène au bleu de l'infini. Il y « a autre chose au monde que des rues, des « maisons, et des intérêts en lutte. Il y a la « mer et le ciel, la beauté des grands paysages « libres... »

Il me la faut, la mer familière. Et dès que j'aperçois un col bleu (fût-ce dans une pièce de théâtre !) quelque chose de profond en moi s'émeut.

— « Au cap Horn ! »... Ce diable de Yann Nibor ! quels souvenirs il éveille en moi tout de suite ! Je me revois là-bas, au pays, dans une villa qui domine la mer. Par les fenêtres du salon et de la

salle à manger, dès qu'on lève les yeux, elle apparaît, la mer, et, sur la longue ligne d'horizon, un navire passe... Ah! comme cela élargit la vie intérieure! Comme le rêve sans cesse flotte sur ce mobile horizon! comme il s'envole avec les goélands!...

— « Au cap Horn! »... Ce qui arriva au cap Horn, je puis enfin vous le dire, mais vous n'aurez ni le ton, ni le geste, ni la physionomie de Yann Nibor pour faire vivre sous vos yeux le drame.

Tout cela, Yann Nibor seul peut vous le donner. Aucun art de comédien n'y réussirait, parce que, chez lui, geste, ton, physionomie, tout vient du métier de marin qui a été le sien, tout vient de la vie, de la vérité.

Au cap Horn, le patron du canot-major ayant été enlevé par un paquet de mer en pleine tempête, l'homme de bouée coupe la corde... La bouée tombe... Le nageur la saisit et s'y cramponne, mais la mer est trop dure pour qu'on puisse essayer de sauver l'homme... On s'éloigne... Alors on voit le pauvre diable éperdu, assailli par une bande de gros albatros blancs qui s'acharnent contre lui et le dévorent, tandis que, du bord, sur le pont :

> L'aumônier dit, face au mourant,
> La prièr' des agonisants.

La simplicité du drame et de l'expression sont terribles. C'est une superbe chose vraiment que les *Albatros*, de Yann Nibor.

> La rime n'est pas riche et le style en est vieux,
> Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
> Que ces colifichets dont le bon sens murmure?...

La chanson de Yann c'est la chanson populaire retrouvée. Mais retrouvée « en plein » : avec sa franchise, ses libertés, ses procédés et la puissance concentrée de la composition.

La franchise ici est entière. On sent l'homme qui a navigué dix ans et ne chante que ce qu'il connaît et ce qu'il aime. Les libertés de cet art-là, c'est la rime assonante, et l'apostrophe perpétuelle qui supprime les muettes, et l'usage constant de mots populaires — qui ne sont pas français. Le procédé, c'est que les personnages n'y sont jamais dépeints. Ils parlent : et c'est seulement ce qu'ils disent qui les représente à nos yeux. Quant à la composition des chansons de Yann Nibor, elle est admirable. Ce qu'il raconte ne peut pas être dit avec moins de mots, et la succession des idées et des faits est infailliblement logique, rapide, chaque détail étant en son lieu et place, avec son importance propre. En sorte que cet art naïf arrive à être du grand art.

Demandez-lui l'*Ella*, maintenant :

Su' les *Quat' frèr'* et su' l'*Ella*,
Su' les *Quat' frèr'* et su' l'*Ella*,
Yavait cent soixant'-dix-neuf gas!

C'est la première de toutes ses chansons, celle par laquelle il s'est révélé poète à lui-même. Je voudrais la citer tout entière :

I's sont partis de Saint-Malo,
Tous ben portants, vaillants et biaux,
Pour aller à Terr'-Neuve, au banc,
Pêcher la morue et l' cap'lan.
Mais jamais on n' les r'verra pus!
Les pau' p'tits gas sont ben perdus!
Ceux qui sont les pus malheureux,
C'est les marmaill's, les veuv's, les vieux!
Car cet hiver yaura pas d' pain,
Et pus d'un crèvera de faim!
Mais yen a qui se régal'ront,
C'est les poissons qui les mang'ront!
In' troun' dérin' tra, lonlaire! in' troun' dérin' tra, lonla!

Il faut entendre, entre chacun de ces distiques, chantés par Yann Nibor, le refrain, diversement modulé, dire les différentes émotions du matelot chanteur.

Comme ils sont partis joyeux les cent soixante-dix-neuf gas! *In' troun' dérin' tra, lonlaire!*... Comme c'est chose cruellement mélancolique de penser qu'on ne les reverra plus... *In' troun' dérin' tra, lonla.* Ah! comme il devient un cri de rage, — le refrain, — *In' troun' dérin' tra, lonlaire*, quand le chanteur pense aux poissons voraces... Et puis? Ah! voici le plus beau, le couplet de la consolation virile :

Allons, Pell'tas et Terr'neuvas,
Allons, Pell'tas et Terr'neuvas,
Faut pas s' fair' de la bil' pour ça...

Il faut chanter quand même: *In' troun' dérin' tra, lonla !*

Faut boire à la santé des gas,
Faut boire à la santé des gas
Qui sont coulés au fond... en tas!

Ce « en tas » est un trait d'art idéaliste de premier ordre. Rien ne correspond moins à la *réalité*. En réalité, des naufragés sont dispersés dans les vagues et chacun s'en va rouler seul dans les profondeurs... Mais le poète nous montre, d'un mot, ces cent soixante-dix-neuf gas entassés au fond de l'eau, et nous sommes saisis... L'étendue du désastre nous apparaît dans toute son horreur, grâce à un trait physiquement *inexact*... Et cela devient « plus vrai que la vérité »!

Ce « en tas » Yann le détache avec la voix du plus profond, et la vision passe en nous de ces

cent soixante-dix-neuf gas, amoncelés sous l'eau profonde... *In' troun' dérin' tra, lonlaire!*

Car, comm' les *Quat' frèr'* et l'*Ella*,
Car, comm' les *Quat' frèr'* et l'*Ella*,
Faut s'attendre à passer par là.

N'est-ce pas que tout cela est vraiment superbe d'énergie joyeuse, de résignation active!

Et il en a bien d'autres! Il a les *Quatre sabots de Noël*. Les deux hommes sont en mer. Les femmes à terre, dans la cabane. Les hommes se promettent une bonne pêche. Les femmes promettent aux enfants des sabots de Noël pleins de choses joyeuses... Les hommes luttent. Les femmes prient... Et, au matin, le cadeau qu'elles reçoivent, ce sont les quatre sabots des deux marins :

Rapportés au plain par les lames,
Avec l'arrièr' du *Jean-Thomas*.

Je ne sais rien de plus poignant et de plus apitoyant. L'héroïsme obscur et vénérable des marins et des pauvres pêcheurs éclate dans ces couplets simples avec un caractère presque sacré...

La Boîte de Chine, *l'Immersion*, quelles belles choses encore!

L' soir même, à l'heur' du branl'-bas,
D'vant l'équipag' bonnets bas,

Et l' fanal en guis' de cierge,
J'avons porté l' pau' p'tit mort
Su' un' tabl', dans un sabord,
En attendant qu'on l'immerge.

Pour mon mat'lot, gai jadis!
On a dit l' *De Profundis*
Ben pus tristement qu'un prêtre!...
Puis, au roul'ment du tambour,
Il est allé faire un tour
Oùsque bentôt j'irons p't-être!

On peut prédire un gros succès d'émotions à ce Yann Nibor. C'est une figure. Et cette œuvre originale a son opportunité, en cette heure de pessimisme, car elle dit les énergies simples et joyeuses, même et surtout en face de la mort.

A ceux qui jouissent de tous les plaisirs délicats du monde, tout en maudissant la vie,—elle montre dans leur action vigoureuse, quotidienne, ce peuple de pêcheurs et de marins qui est bien le plus vaillant, le plus ignoré et le moins plaintif dans tous les pays, comme le plus facile aux pitiés profondes et douces, parce qu'il sait la dureté de la mer, et que — auprès — toutes les misères qu'on souffre sur la terre solide lui semblent des clémences.

Cet enseignement-là sort si puissant des chansons de Nibor, qu'on peut dire de son œuvre qu'elle est une action, une utile action.

C'est un inoubliable spectacle, celui de Yann Nibor debout devant un auditoire de femmes élégantes, au milieu du chatoiement des diamants, des fleurs et des épaules nues, lorsque — fixant son œil clair sur le grand large évoqué — il dit, après tous ces drames émouvants de la vie maritime, cet appel à la tendresse humaine :

Quand su' la mer ya des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots!

Il est un autre spectacle que je n'oublierai pas. C'est celui d'un auditoire de matelots, réunis à Toulon, par permission spéciale des grands chefs, en l'honneur de Yann Nibor, dans une immense salle de la Division Maritime, sous les plafonds tendus de vastes étamines aux couleurs de toutes les nations du monde....

... Ah! comme ils l'écoutaient, les matelots! Comme ils buvaient sa chanson! Comme ils l'applaudissaient de leurs mains dures et spongieuses, habituées à paumoyer la toile et à briquer le pont! Ce fut une ovation, mais le succès parut bien plus certain à Yann, lorsque, les soirs suivants, à travers les étroites rues du vieux Toulon, il put entendre les frères, les bons matelots, bras dessus, bras dessous, hurler à tue-tête ce qu'ils avaient retenu de ses refrains :

C'est nous les mat'lots chauffeurs
Qui chauffons,
Qui chauffons.....

Vos chansons sont une école, mon cher Yann Nibor. Quel plus bel éloge désirer? Je n'en connais pas de plus haut.

JEAN AICARD.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface de Pierre Loti	VII
Les *Quatre Frères* et l'*Ella*	1
Le Petit Jean-François	9
La Chanson des matelots	17
Les Albatros	23
L'Islandais	31
Partance	39
La Chanson des mousses	45
Les Requins	55
Le Moussaillon	61
Les Sauveteurs	69
Au Cabestan	77
L'Ouragan	85
Femmes de pêcheurs	93
Perdus en mer	101
La Boîte de Chine	109
La Fille du vieux gabier	117

Pages

La Veillée bretonne 127
Les Bancs de Terre-Neuve. 135
Les Coups de tabac. 143
Le Salut des couleurs en rade étrangère. 151
Retour 159
Le Vieux pêcheur 167
Le Grain. 173
Les Rats du bord 181
Braves gas. 189
Le Vœu du mousse 197
L'Immersion. 205
Le Premier départ du mousse. 213
Les Quatre sabots de Noël. 221
Les Deux retraités 231
Ma vie 237
Portrait de Yann Nibor par Jean Aicard. 245

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.